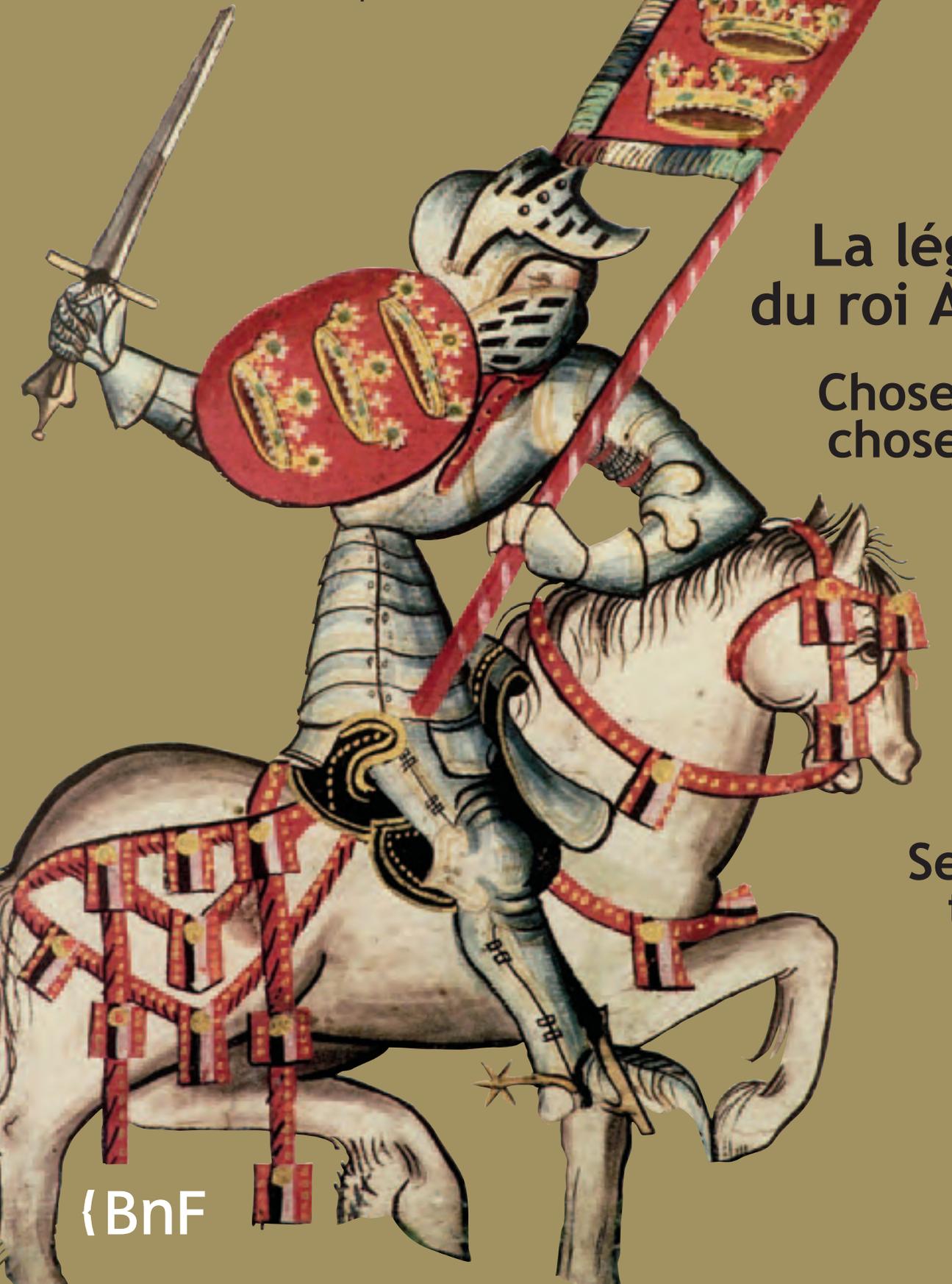


chroniques

www.bnf.fr

de la Bibliothèque nationale de France

septembre-décembre 2009



Expositions

La légende du roi Arthur

Choses lues,
choses vues

Ballets
russes

Auditoriums

Semaine
turque

{ BnF

Agenda
en pages
centrales



En couverture

- La légende du roi Arthur

Expositions 5

- La légende du roi Arthur
Merveilles arthuriennes
Le roi Arthur fait son cinéma
- Les Ballets russes
- Choses lues, choses vues
Spécial lecture
- Photographie : le talent au présent

Agenda

Auditoriums 15

- Images du réel sur 4 écrans
- Ionesco de A à Z
- Salah Stétié :
le souffle brûlant de la poésie
- La Semaine turque :
Yachar Kemal, une conscience turque
Concert « Aux Portes de l'Orient »
- Le projet Jean Rouch
- Le film documentaire à l'honneur
- Le dessin de presse,
un patrimoine vivant et pluriel

Collections 23

- Tetsu, le dérisoire du quotidien

International 24

- Une histoire
franco-brésilienne sur le Web

Actualités du numérique 26

- Où en est Gallica?

Un livre BnF 27

- *Michael Kenna*

Focus 28

- La petite robe noire d'Édith Piaf

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France
est une publication bimestrielle.

Président de la Bibliothèque nationale de France Bruno Racine.

Directrice générale Jacqueline Sanson.

Délégué à la communication Marc Rassat.

Responsable éditoriale Sylvie Lisiecki, sylvie.lisiecki@bnf.fr

Comité éditorial Mireille Ballit, Catherine Dhérent, Catherine Gaziello,
Jean-Loup Graton, Joël Huthwohl, Isabelle le Masne de Chermont,
Anne-Hélène Rigogne.

Ont collaboré à ce numéro Delphine Andrieux, Alexandre Astier, Mathias Auclair,
Alain Bentolila, Jocelyn Bouraly, Alain Carou, Anne Dutertre, Julien Farenc, Guillaume
Fau, Christine Ferlampin-Acher, Sandrine Le Dallic, Fabrice Luchini, Alberto Manguel,
Frédéric Martin, Martine Mauvieux, Cécile Obligi, Laurence Paton, Régine Piersanti,
Clément Pleyre, Chimène Seymen, Françoise Simeray, Frédéric Sonntag.

Coordination graphique Françoise Tannières.

Iconographie Sylvie Soullignac.

Coordination des relectures Nadège Ricoux

Maquette et révision Volonterre

Impression Stipa ISSN: 1283-8683

Abonnement Marie-Pierre Besnard, marie-pierre.besnard@bnf.fr

Retrouvez *Chroniques* sur www.bnf.fr



Édito

Les récents débats qui ont agité les médias ont souligné l'importance cruciale des questions qui se posent aujourd'hui pour l'avenir de la transmission de la connaissance et de la culture. Engagée avec conviction, depuis des années, dans la numérisation de ses fonds, la BnF a joué et continue de jouer un rôle moteur dans le développement du numérique au niveau européen et international. Le programme de numérisation de masse des imprimés, – huit millions de pages par an –, le programme de numérisation méthodique de ses collections spécialisées, ainsi que les capacités de stockage correspondantes sont financées par le ministère de la Culture et de la Communication à une hauteur inégalée par les autres grandes bibliothèques nationales. Dès sa prise de fonctions, M. Frédéric Mitterrand a placé la numérisation au tout premier plan de ses priorités.

Au regard des volumes gigantesques qui sont à traiter, nous n'excluons pas la possibilité de compléter l'effort de l'État en coopérant avec des partenaires privés, à condition notamment que le droit d'auteur et la liberté d'accès aux ressources numériques soient respectés. Le ministre de la Culture et de la Communication entend étudier les options envisageables dans la sérénité et se prononcera le moment venu.

La BnF doit continuer à constituer une force de proposition pour établir un modèle européen qui donne son plein sens à la bibliothèque numérique : un dispositif dans lequel la quantité fait jeu égal avec la qualité et qui ajoute à la diversité des fonds une réflexion éditoriale sur les contenus. Je souhaite également qu'avec l'appui de l'État, l'expérience mise en place avec les éditeurs et le Centre national du livre pour créer une offre légale d'œuvres sous droit se développe et propose ainsi une formule transposable à l'échelle de l'Europe.

Enfin, dès 2010, nous commencerons à ouvrir les marchés de numérisation de masse de la BnF à d'autres bibliothèques françaises, car une approche concertée s'impose à l'échelle nationale pour éviter aussi bien les redondances que les lacunes inacceptables. Dans l'immédiat, l'ergonomie de Gallica sera sensiblement améliorée pour que notre bibliothèque virtuelle soit plus accessible et conviviale, répondant ainsi aux vœux des internautes.

Autant dire que ce numéro de *Chroniques* ne sera pas le dernier où sera abordé cet enjeu majeur que constitue le défi numérique...

Bruno Racine,
président de la Bibliothèque nationale de France

actualités www.bnf.fr



Élisabeth Badinter avec Pierre Assouline le 5 juin 2003, cycle «Ma bibliothèque personnelle».

Les conférences de la BnF

Désormais disponibles en ligne, les conférences sont accessibles depuis la page d'accueil du site de la BnF. On peut voir ou revoir, écouter ou réécouter les conférences les plus récentes ou enregistrées au cours des dix dernières années. Un résumé de chaque conférence offre une approche didactique complémentaire aux internautes.

www.bnf.fr rubrique «les conférences en ligne»

Un nouveau service pour le dépôt légal

Le dépôt légal des éditeurs, nouveau service en ligne de la BnF, permet de déclarer de façon simple et pratique les ouvrages parus ou à paraître, de suivre leur traitement en temps réel et d'accéder aux notices bibliographiques.

<http://depotlegal.bnf.fr>

L'accès à distance aux bases de données et périodiques électroniques

Les lecteurs ayant une carte annuelle pour la bibliothèque de recherche peuvent consulter une partie des bases de données et périodiques électroniques acquis par la BnF à partir d'un ordinateur de leur laboratoire de recherche, de leur domicile ou de n'importe quel cybercafé. Une cinquantaine de bases en ligne et plus de 35000 périodiques et monographies en texte intégral sont accessibles; de nombreuses ressources sont disponibles notamment en histoire, littérature française et religion. Accès par bnf.fr. Pour toute information, écrire à : documentationelectronique@bnf.fr

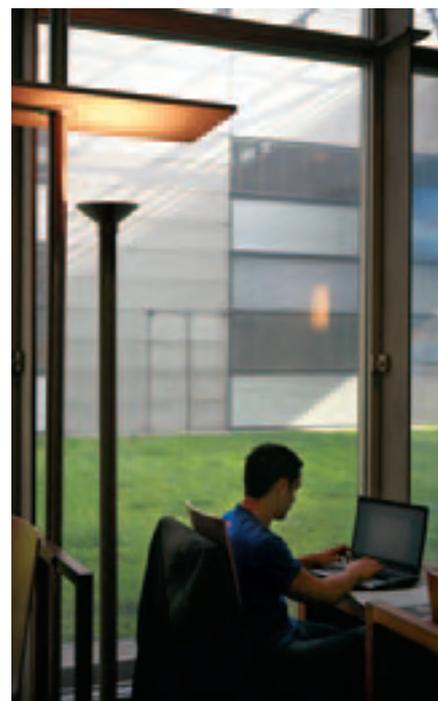
Le Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil

Pour le 25^e anniversaire de ce rendez-vous avec les acteurs de la littérature jeunesse, le thème de la fête s'imposait. L'Italie sera à l'honneur, avec une vingtaine d'auteurs et d'illustrateurs présents. La Bibliothèque nationale de France sera de la fête. L'équipe du Centre national de la littérature pour la jeunesse / La Joie par les livres vous accueillera sur le stand G3. Un événement très attendu qui permettra de découvrir, entre autres publications, un nouvel ouvrage de la collection «Lire en V.O.» : *Lire en V.O. - Livres pour la jeunesse en italien*, parmi une sélection de titres en version originale...

Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis
Du 25 au 30 novembre • stand BnF G3 • Halle Marcel Dufriche «Paris-Est Montreuil»
128, rue de Paris, 93100 Montreuil-sous-Bois • Métro: Ligne 9, arrêt Robespierre

Images en libre service

Une borne de tirages photographiques instantanés est expérimentée jusqu'en mars 2010 à la bibliothèque François-Mitterrand. Cette borne est installée allée Julien Cain, du côté de la librairie et de l'accueil du département de la reproduction. Trois séries d'images sont proposées : La légende du roi Arthur, en lien avec l'exposition qui se tient actuellement, Estampes japonaises et Atget. Un écran tactile guide très simplement le visiteur dans son choix parmi quelque 500 images. En moins d'une minute, on obtient un tirage photographique de grande qualité que l'on peut utiliser comme carte postale, offrir, encadrer ou garder comme simple souvenir. Deux formats sont proposés : 10 x 15 cm (2 €) et 15 x 23 cm (3 €). Le paiement s'effectue par carte bancaire ou pièces de monnaie. L'utilisateur de ce service – unique en son genre dans un établissement culturel – est invité à faire part de ses remarques et suggestions à l'adresse suivante : reproduction@bnf.fr



Dès 17 heures, c'est gratuit !

Depuis le 22 septembre, les salles de lecture de la bibliothèque d'étude sont accessibles gratuitement après 17 heures pour tous les plus de 16 ans, et pour tout acheteur d'un ticket d'exposition payante le jour de sa visite.

www.bnf.fr



La légende du roi Arthur

Merveilles arthuriennes

Depuis les fées et les géants jusqu'au mystérieux Graal, la légende arthurienne a fécondé un imaginaire marqué par le surnaturel aux frontières du folklorique et du religieux, du Bien et du Mal. Constitutives de l'aventure chevaleresque dans les romans médiévaux, ces merveilles enchantent toujours leurs lecteurs.



Les romans arthuriens du Moyen Âge ont introduit dans la littérature et l'imaginaire des merveilles promises à un bel avenir. Des personnages comme les fées, en particulier Morgane la séductrice inquiétante, ou la belle Dame du Lac qui prend soin de Lancelot enfant et enferme Merlin pour l'éternité, hantent les romans bretons et participent à l'élection des héros. Merlin, fils du diable et d'une sainte femme, entre le Bien et le Mal, devient le conseiller du roi Arthur. Géants (souvent violents, parfois anthropophages et incestueux) et nains (comme celui que le chevalier Érec rencontre au

début de ses aventures dans le roman que lui consacre Chrétien de Troyes), magiciennes et enchanteurs interviennent pour aider les chevaliers ou pour leur nuire, entre miraculeux chrétien (les forêts arthuriennes sont peuplées d'ermites qui savent gloser les songes prémonitoires) et merveilleux païen. Les objets aussi sont souvent merveilleux : des épées brisées doivent être ressoudées; Arthur ôte d'un bloc de pierre l'épée qui le désigne comme roi; le Graal se déplace seul et rassasie ceux qui le contemplent; il est accompagné par une lance qui saigne. Des animaux (souvent blancs), des monstres, comme la fascinante Beste Glatissant, attirent les chevaliers vers l'aventure et le mettent à l'épreuve.

Le merveilleux dans l'aventure chevaleresque

Ces merveilles, qui se retrouvent d'un roman à l'autre, sont constitutives de l'aventure qui sert de trame aux romans médiévaux. Elles se manifestent tout au long de l'errance du héros. Elles peuvent accompagner sa conception et sa naissance : la reine Ygerne, alors qu'elle pense passer la nuit avec son mari, se trouve en réalité aux côtés

d'Uter Pendragon, à qui Merlin a donné l'apparence de l'époux : de cette union, favorisée par la magie, naîtra Arthur, selon un scénario proche de l'histoire d'Amphitryon. L'enfance des héros, même si elle n'est pas souvent racontée, peut aussi être merveilleuse : Ninieme (qui sera nommée aussi Viviane) élève Lancelot au fond de son lac entourée d'une barrière aérienne qui le rend invisible; Arthur est enlevé à sa mère à la naissance par Merlin. Cependant, c'est surtout l'aventure chevaleresque – qui permet l'élection des meilleurs – qui donne lieu à la merveille : parfois à la cour, lorsque par exemple le Graal se manifeste lors de la Pentecôte, ou encore dans les forêts, comme Brocéliande où se trouve la fameuse fontaine qui déclenche des tempêtes quand on verse de l'eau sur son perron.

Entre Dieu et Diable

La merveille peut contribuer à l'élection des rois (comme dans le cas d'Arthur), à celle des meilleurs chevaliers (invités alors à faire partie de la glorieuse Table ronde), mais aussi au mariage (dans le roman d'*Artus de Bretagne*, un automate merveilleux choisit l'époux de la princesse Florence en lui décernant une couronne de fleurs; le Bel Inconnu finit par épouser une princesse après avoir embrassé un monstrueux dragon). Le héros, qui arrive souvent à la cour sans connaître son nom ni son lignage, découvre son identité après avoir affronté la merveille : c'est ainsi que le Bel Inconnu découvrira qu'il se nomme Guinglain et qu'il est le fils de Gauvain. Enfin, la mort est souvent accompagnée, elle aussi, de merveilles : des revenants peuvent se saisir des vivants, comme dans *Perceforest*; un défunt peut se manifester pour enjoindre à un vivant de réparer un tort, et un cadavre se mettre à saigner pour dénoncer son assassin.

Ces merveilles ont des sources diverses, à la fois savantes et populaires; elles renvoient à une vision du monde où Dieu et Diable sont en rivalité; jamais complètement incroyables pour le lecteur médiéval, elles sont toujours plus ou moins acceptables pour un esprit chrétien (avide de miracles) et familier des récits qui circulaient, mêlant folklore et

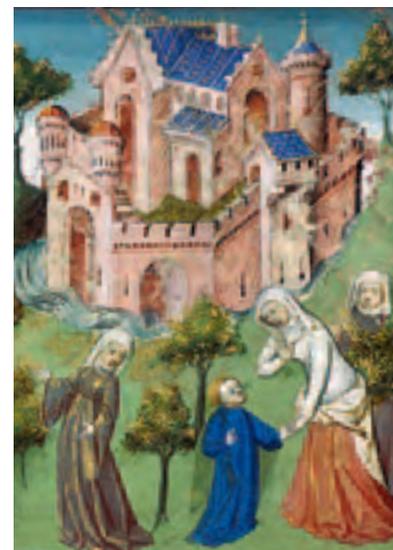
religion. Ce sont peut-être cette ambiguïté fondamentale et le puissant travail poétique qui accompagne la présence des merveilles dans les récits qui expliquent leur succès durable malgré les bouleversements qui ont marqué les univers de pensée et les croyances.

Christine Ferlampin-Acher

À gauche
Roman van Walewein, de Penninc
et Pieter Vostaert,
vers 1350,
Leiden University
Library.

Ci-contre
Vie de Lancelot,
frontispice
d'un manuscrit
du *Lancelot-Graal*,
enluminé
par le Maître
des Cleres Femmes,
entre 1404 et 1465,
Coll. Duc de Berry.

Ci-dessous
Galaad vainqueur
de Lancelot et
Perceval, extrait
d'un manuscrit
de *La Queste*
du *Saint Graal*,
Queste Vulgate
et *Post-Vulgate*,
vers 1380, Milan.



© BnF, Manuscrits.

La légende du roi Arthur

Jusqu'au 24 janvier 2010

Site François Mitterrand, Grande Galerie
Commissariat : Thierry Delcourt,
conservateur général, directeur
du département des Manuscrits.

En partenariat avec Métro et la chaîne Histoire.
Avec le soutien de Vermeer-Associates.



© BnF, Manuscrits.



© Collection Christophel

Le roi Arthur fait son cinéma

Entre grands spectacles et films d'horreur, comédies burlesques et dessins animés, le cinéma et la télévision se sont emparés de la légende bretonne et de sa nombreuse littérature pour construire, réinventer et enrichir par leurs trouvailles et leurs interprètes un mythe toujours vivace.

Si la matière de Bretagne connaît au XIX^e siècle un notable renouveau après sa redécouverte par les savants, ce n'est que dans la seconde moitié du XX^e siècle qu'elle entre pleinement dans la conscience collective. Aux côtés de la bande dessinée, du roman historique et de la littérature de fantasy, le cinéma constitue un formidable vecteur de popularisation des légendes arthuriennes. Privilégiant le grand spectacle ou les recherches esthétiques, les films centrés sur les héros de la Table ronde font la part belle à la mise en scène historique et chevaleresque, dont *Ivanhoé* et *Robin des bois* ont longtemps constitué les archétypes. Bon nombre de cinéastes puisent directement dans le corpus des textes arthuriens et le merveilleux médiéval pour nourrir leurs films.

La source la plus courante est *Le Morte Darthur* de Thomas Malory, compilation du XV^e siècle : *Les Chevaliers de la Table ronde* de Richard Thorpe (1953), premier film en cinémascope de la MGM, avec Ava Gardner et Robert Taylor, et *Excalibur* (1981) de John Boorman en sont les adaptations les plus réussies. Malory a également inspiré la nouvelle pour la jeunesse *The Sword in the Stone* (1939) de Terence Hanbury White, reprise dans le

En haut
Extrait du film
*Monty Python :
Sacré Graal !*
des Monty Python,
1975.

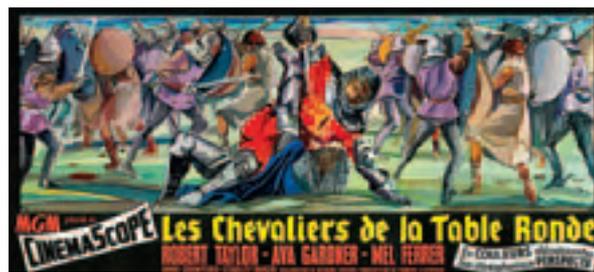
En bas
Affiche du film
*Les Chevaliers
de la Table ronde*
de Richard Thorpe,
1953.

recueil *The Once and Future King* (1958) ; celle-ci est à l'origine du dessin animé *Merlin l'enchanteur* (1963) de Walt Disney. Les cinéastes opèrent ainsi un retour aux sources, tout en nous offrant leur vision subjective de la légende. Si Robert Bresson inscrit un *Lancelot du Lac* (1974) crépusculaire dans la lignée de *La Mort le Roi Artu*, Éric Rohmer construit quant à lui son *Perceval le Gallois* (1978), avec Fabrice Luchini et André Dussolier, au plus près du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes.

De l'Histoire à l'humour

À l'instar de la bande dessinée *Prince Valiant in the Days of King Arthur* de Harold Forster (première parution en 1937), certains films, comme *Le Roi*

Arthur (2004) d'Antoine Fuqua, font coïncider la légende et ses probables origines historiques, la Bretagne du V^e siècle : Arthur lutte ici contre l'invasion saxonne alors que les Romains abandonnent la Grande-Bretagne. Loin de se cantonner aux reconstitutions historiques, les réécritures arthuriennes sont aussi passées, avec distanciation, au crible de l'humour. Mark Twain avait lancé cette tendance dès 1889 dans *A Connecticut Yankee in King Arthur's Court*. Ce roman donne lieu en 1949 à une adaptation de Tay Garnett, avec Bing Crosby, avant d'inspirer en 1994 *Evil Dead III : L'Armée des ténèbres* de Sam Raimi, entre comédie et film d'horreur. Mais c'est peut-être *Monty Python : Sacré Graal !* (1975) qui illustre le mieux ce phénomène. Scandé par les allers-retours entre le Moyen Âge et l'époque actuelle, il fourmille de répliques percutantes, de situations absurdes et de gags visuels : les chevaliers qui font « ni », le lapin de Troie, le château d'Anthrax, les paysans anarcho-syndicalistes, Tim l'Enchanteur ou la Sainte Grenade d'Antioche sont passés à la postérité. Les chevaliers de la Table ronde, modèles de bravoure et de loyauté, ne sont pas loin alors de devenir des antihéros. La série



© École BnF

télévisée *Kaamelott*, d'Alexandre Astier, (première diffusion en 2005) nous présente l'envers de la légende : un roi Arthur, bien mal secondé, qui ne parvient pas à achever la quête du Graal et doit faire face aux réalités de la gestion du royaume. L'ogre vert du corrosif *Shrek, le troisième* (2007) des studios Dreamworks part quant à lui à la recherche du digne héritier du royaume de Fort Fort Lointain, un certain Arthur, qui se révèle être un individu timoré et le souffre-douleur de Lancelot du Lac.

Le Graal sans Arthur

La diffusion des motifs de la matière de Bretagne accompagne l'ensemble de ses réécritures. La quête du Graal, dont l'imaginaire et la symbolique restent forts, subit quelques mues, jusqu'à se détacher complètement de ses origines arthuriennes. *The Fisher King* (1991) de Terry Gilliam, avec Jeff Bridges et Robin Williams, est ainsi une transposition de la légende du Roi Pêcheur dans le New York contemporain. Dans *Indiana Jones et la dernière croisade* (1989) de Steven Spielberg, le Graal garde certes les attributs du « saint vaissel » ; toutefois, si sa généalogie remonte bien à Joseph d'Arimatee, c'est sa supposée redécou-



Nigel Terry dans *Excalibur*, un film de John Boorman, 1981.

verte en Terre Sainte par des chevaliers croisés, après des siècles d'oubli, qui définit le cadre de l'histoire. De là, il n'y a qu'un pas à ce que le Graal échappe à sa définition originelle. *Da Vinci Code* (2006), tiré du livre éponyme de Dan Brown, ne le présente pas comme « san greal », mais comme « sang real », suivant en cela une erreur de transcription qui remonte au XV^e siècle. Il ne reste plus au Graal qu'à s'emparer des horizons virtuels dans le film de science-fiction *Avalon* (2001) de Mamoru Oshii. Les légendes arthuriennes n'ont pas fini de nous ouvrir des mondes à explorer au cinéma.

Clément Pieyre



© Collection Christophel.

Kaamelott relève le défi

La série télévisée *Kaamelott*, dont la saison 6 est actuellement diffusée sur M6, revisite la légende arthurienne sur un mode parodique et décalé. Rencontre avec Alexandre Astier, son créateur.

Chroniques : Pourquoi avoir choisi la légende du roi Arthur pour en faire une série télévisée ? Quelle était l'idée de départ ?

Alexandre Astier : Je suis d'abord un comédien. J'écris des scènes pour qu'elles soient jouées. Ce que je voulais jouer, avec *Kaamelott*, c'est une situation d'autorité. Avec comme modèle un comédien que j'adore, Louis de Funès. Je voulais filmer un personnage dont l'autorité ne parvient pas à s'exercer. Ce qui m'intéressait aussi, c'était de filmer des gens qui ont des problèmes de communication. Le Graal est une entité très floue, nimbée de mystère et dont la symbolique est difficile à expliquer à des chevaliers. Je voulais montrer un roi Arthur qui s'empêtre dans du symbolique. Les grandes fresques épiques dépeignent des personnages qui sont vus sous l'angle de la grandeur. Dans *Kaamelott*, les décors, les costumes sont les mêmes ; les personnages sont confrontés à des situations fortes, il y a des batailles, des morts, des passions... mais les héros ne sont pas à la hauteur. Dans le succès ou l'échec, ils ne sont ni glorieux ni abjects : ils gagnent ou ils perdent, mais ce sont juste des êtres ordinaires, sans grandeur, avec leur bassesse, leur mauvaise foi... Dans la saison 5, on voyait aussi des héros dépressifs, découragés, avec des idées suicidaires...

Le langage de vos personnages, c'est le langage d'aujourd'hui...

A. A. Dans les péplums, ou les films comme *King Arthur*, bref dans le film épique hollywoodien, les personnages s'expriment de façon assez littéraire avec

des grandes phrases héroïques... quasiment jamais dans le langage quotidien. Les héros sont héroïques tout le temps. Or on ne peut pas vivre dans ce registre vingt-quatre heures sur vingt-quatre. On est bien obligé de vivre aussi les soucis du boulot, les tâches domestiques, les problèmes de couple, les enfants qui vous fatiguent... j'ai voulu que mes personnages existent dans la vie ordinaire. Ils parlent le français de tous les jours, mais sans anachronismes. Je n'utilise pas de termes modernes. Ni la langue des banlieues ou l'argot.

Que vous inspire le fait de travailler un matériau qui appartient à l'imaginaire collectif ?

A. A. On sait très peu de chose sur la réalité historique du roi Arthur. Il n'y a pas d'archéologie arthurienne. Il y a un Arthur irlandais, un Arthur breton, un Arthur armoricain... il s'agit d'un mythe, le mythe d'un grand chef réunificateur et breton. J'aime beaucoup, dans la mythologie, l'idée que ce n'est jamais figé ; la mythologie est faite pour être remâchée : c'est un grand mur sur lequel on ajoute une brique après l'autre. Il y a eu une œuvre littéraire aux XII^e et XIII^e siècles, et ensuite d'autres ont continué à alimenter la légende. Dans *l'Album du Graal* qui vient de sortir en Pléiade, le film des Monty Python est cité, non comme une fantaisie à partir du mythe, mais comme participant du mythe. La mythologie, on ne peut pas lui faire une entorse, ou la malmener, parce que c'est une construction collective, ouverte à tous les créateurs de toutes les époques.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

La BnF joue dans la cour d'Arthur

Le 5 décembre, la BnF remonte le temps et accueille le public pour revivre avec lui, à travers des jeux de rôles, toute la richesse des mythes arthuriens. Une journée qui promet d'être mouvementée.



Une jeune fille en détresse, un dragon à terrasser, un preux chevalier, la quête de l'absolu... samedi 5 décembre, dans le cadre de l'exposition *La Légende du roi Arthur*, la BnF, le collectif *Imaginez.net* (www.imaginez.net) et la Fédération française des jeux de rôles proposent de découvrir ces légendes merveilleuses sous l'angle original et ludique du jeu de rôles.

À travers le jeu d'imaginaire collaboratif « Quêtes arthuriennes », le public pourra interpréter un personnage au temps du roi Arthur et lui faire vivre des quêtes épiques. Que ce soit pour dix minutes ou pour une heure, des tables de jeu installées dans le hall Ouest accueilleront les joueurs avertis comme les simples curieux tout au long de la journée. Sans esprit de compétition, les joueurs imagineront et décriront les actions de leur personnage. En fin de journée, des parties plus longues seront proposées à ceux

qui désirent poursuivre l'aventure.

« Quêtes arthuriennes » permet une nouvelle exploration de la Table ronde, sous l'angle interactif d'un jeu qui ne nécessite que la parole et l'imagination. Un jeu de rôles qui ne manquera pas de faire revivre les grands motifs de l'épopée arthurienne développés dans l'exposition de la BnF tels le Graal, la Table ronde, les chevaliers, l'amour courtois, les trahisons et les luttes de pouvoir... comme autant de valeurs universelles qui peuvent être réinterprétées à chaque époque. Au cours de cette même journée, deux projections gratuites seront également proposées, illustrant là encore la réception du mythe arthurien aujourd'hui. *Excalibur*, le film américano-britannique d'aventures fantastiques et de chevalerie, réalisé par John Boorman, en 1981 (130 min.) sera projeté à 14 heures; *Monty Python: Sacré Graal!* film britannique écrit et réalisé par Terry Jones et Terry Gilliam des Monty Python en 1975 (91 min.) sera quant à lui projeté à 16h30.

Sandrine Le Dallic

Samedi 5 décembre 2009

Jeu de rôles, hall Ouest, 14 h 30-22 h

Projections, Petit auditorium, 14 heures et 16 h 30

exposition virtuelle

expositions.bnf/arthur

Retrouvez tous les rendez-vous autour de la légende du roi Arthur dans l'agenda central.



Dans la peau d'un chevalier

Qu'est-ce qu'un héros? L'exposition consacrée à la légende arthurienne permet de prolonger la réflexion largement amorcée avec les expositions *Homère, Héros - D'Achille à Zidane* et *Babar, Happy Potter et Cie*.

Le chevalier est certes un héros parfait, beau, aristocratique, plein de vaillance et de générosité. Mais il vit aussi dans un univers codifié où la quête et l'errance répondent à des règles incontournables. C'est à la double exploration de ce monde merveilleux mais extrêmement contraint que sont invités les élèves à partir d'une visite de l'exposition. Il s'agit pour eux d'entrer dans la posture chevaleresque à travers la mise en scène d'un langage « noble » et d'une gestuelle courtoise.

Pour les classes de primaire, la question de l'équipement du chevalier est posée avec la création d'une figurine en carton léger. En effet, les enfants doivent habiller leur héros, lui trouver un nom, ce qui est une tâche délicate car tous les noms ont un sens précis dans la littérature arthurienne. Puis créer un écu... travail cette fois-ci très codé puisque chaque couleur ou animal a un symbole particulier. C'est pourquoi quelques notions sur les armoiries et le code des couleurs seront expliqués. Pour terminer, chacun se présentera devant la reine Guenièvre qui les « adoubera » et leur fera don de leur première aventure! Pour les classes de collège, la problématique du héros est abordée par un jeu de rôle quelque peu imprévu. Par la mise en scène d'un faux journal télévisé, les élèves se transforment en journalistes et proposent un reportage autour d'un thème choisi: la mort d'Arthur, l'enlèvement de Guenièvre, un entretien exclusif avec Merlin, l'amour courtois, les tournois... Les images qui illustrent chaque sujet traité sont tirées de fonds patrimoniaux de la BnF et des pièces qui sont présentées dans l'exposition.

En haut
Tristan apporte la tête du dragon, Tristan de Gottfried de Strasbourg, vers 1485, Hagenau, Bibliothèque royale de Belgique.

En bas
Lancelot à la chapelle du Graal, Queste Vulgate et Poste-Vulgate, vers 1380, Milan.



Caroline Doridot



Les Ballets russes

Il y a tout juste cent ans, en 1909, s'ouvrait la première saison des Ballets russes à Paris. Cet anniversaire, conjugué au rendez-vous que propose l'année France-Russie en 2010, est l'occasion d'une exposition à la Bibliothèque-musée de l'Opéra.

Entre leur création par Serge Diaghilev et la mort de leur fondateur, en 1929, la compagnie des Ballets russes donne dix-neuf «saisons» de spectacles à Paris. Lancés au Théâtre du Châtelet, les Ballets russes remportent un succès quasi immédiat et participent au renouvellement du ballet classique grâce à des chorégraphes comme Michel Fokine, Vaslav Nijinsky, Leonide Massine ou George Balanchine, mais aussi aux profondes mutations du décor et du costume de scène du début du ^{XX}^e siècle.

L'exposition de la BnF propose une centaine d'œuvres parmi les plus importantes de ses collections sur les Ballets russes, auxquelles s'ajoutent des pièces exceptionnelles provenant de prêts institutionnels et privés. Conçue comme une rétrospective des spectacles de cette compagnie, l'exposition tend néanmoins à privilégier les aspects scénographiques qui permettent de présenter au public les précieuses maquettes de décors et de costumes provenant des collections du secrétaire de Diaghilev, Boris Kochno, et acquises par donation, en 2002, par la Bibliothèque-musée de l'Opéra.

L'exposition s'ouvre sur la figure de Serge Diaghilev; «mécène sans argent» ainsi qu'il aime à se qualifier, il organise différentes manifestations à Paris entre 1906 et 1908 avant de proposer au public parisien, en 1909, une saison de ballet au Théâtre du Châtelet. En dépit du triomphe que connaissent ses spectacles, Diaghilev est en butte à un sévère revers financier qui met en péril l'avenir de l'entreprise mais comporte aussi des implications diplomatiques : un rapport

est envoyé à la cour de Russie pour que cet «impresario amateur» soit éloigné de Paris. Mais Diaghilev parvient finalement à s'accorder avec ses créanciers pour que sa compagnie puisse donner une nouvelle série de représentations, l'année suivante, cette fois à l'Opéra. La deuxième partie de l'exposition est consacrée au décorateur Léon Bakst, qui joue un rôle central dans les choix artistiques de la compagnie à ses débuts, et au danseur Vaslav Nijinsky. Grand collectionneur d'art asiatique, Bakst fait d'innombrables références à l'Orient dans les décors et costumes des différents ballets du répertoire de la compagnie de Serge Diaghilev. Ainsi, *L'Oiseau de feu* s'inspire plus du *Garuda* hindouiste (monture du dieu Vishnu et emblème du roi du Siam) que du *Zsar Ptitza* russe.

Une révolution esthétique

Bakst, «obsédé par la Grèce antique jusqu'au délire», selon le décorateur Alexandre Benois, ne manque pas non plus de s'inspirer de modèles antiques dans ses décors et ses costumes, notamment ceux pour *Narcisse* et *Daphnis et Chloé*. Pour *L'Après-midi d'un faune*, il travaille étroitement avec Nijinsky. *La Danse grecque antique* de Maurice Emmanuel et les reliefs assyriens du Louvre inspirent l'esthétique nouvelle de la chorégraphie du ballet.

Quand éclate la révolution, en 1917, la Russie se ferme aux Russes blancs, et donc aux artistes des Ballets russes. Au même moment, Diaghilev se détourne peu à peu de ses décorateurs russes pour

Ci-dessus
Picasso
(en casquette)
travaillant au rideau
de scène de *Parade*,
à Rome, en 1917.

En haut et en bas
Valentine Hugo,
dessins pour
la Danse sacrée
de l'Élué
dans *Le Sacre
du printemps*
de Stravinsky,
chorégraphie
de Nijinsky.
© ADAGP 2009.

demander aux artistes de l'avant-garde internationale de travailler avec lui. Ainsi, lors de leur septième saison, le 18 mai 1917, les Ballets russes créent *Parade* dans des décors et costumes de Picasso. Ce spectacle constitue un tournant très important dans l'esthétique de Diaghilev et l'histoire de la décoration scénique; *La Boutique fantasque* (1919), d'abord confiée à Léon Bakst mais finalement décorée par André Derain, en est le symbole. Amplifiant les expériences menées par Lugné-Poe au Théâtre de l'Œuvre et par Jacques Rouché au Théâtre des Arts et à l'Opéra, Diaghilev met donc fin définitivement au monopole des «peintres-décorateurs» sur le décor de théâtre: désormais, peintres de chevalet, sculpteurs et plasticiens dessinent décors et costumes, et font du ballet l'un des rendez-vous des avant-gardes.

Mathias Auclair



Les Ballets russes

Du 24 novembre 2009 au 23 mai 2010

Bibliothèque-musée de l'Opéra,
Palais Garnier, place de l'Opéra, Paris 9^e
Tous les jours, de 10 heures à 17 heures.

Commissariat: Mathias Auclair,
conservateur à la Bibliothèque-musée
de l'Opéra, et Pierre Vidal, directeur
de la Bibliothèque-musée de l'Opéra.
Livre catalogue sous la direction
de Mathias Auclair et Pierre Vidal,
éd. Gourcuff-Gradenigo.

Parallèlement, l'Opéra de Paris présente
en décembre douze soirées «Ballets russes»
dans leurs chorégraphies d'origine.



SPÉCIAL LECTURE

Éloge de la lecture

Avec *Choses lues, choses vues*, Alain Fleischer, à l'invitation de Bruno Racine, a réuni dans la salle Labrouste de la Bibliothèque Richelieu des voix et modes d'expression qui se mêlent et se répondent : littérature, peinture et cinéma font résonner une polyphonie d'où jaillissent, intacts, l'émotion et le plaisir de la lecture.

► **Chroniques :** L'un des films documentaires présentés porte sur la lecture dans l'histoire de la peinture. Quel en est le propos ?

Alain Fleischer : La lecture est un sujet qui a donné lieu à représentation dans tous les arts. En peinture, la lecture est déjà représentée à l'époque des manuscrits, c'est-à-dire avant Gutenberg, avant le livre. Toutes sortes de personnages sont représentés en train de lire : philosophes, savants, princes et princesses, saints... Dans la peinture religieuse, la représentation du texte sacré évoque évidemment la parole divine.

Dans l'histoire de la peinture, la lecture est traitée de diverses façons. Lorsqu'elle est un thème, le décor est important : cabinet de travail, salle de bibliothèque. Le portrait d'un personnage qui lit est aussi un éloge de l'étude. Mais la lecture peut n'être qu'un prétexte, et le livre se trouver réduit au rôle d'accessoire, au même titre qu'un éventail ou qu'un animal de compagnie que l'on tient sur ses genoux. Il arrive même que la lecture soit prétexte à des nus féminins où le livre figure en quelque sorte le seul accessoire vesti-

À gauche
Séance
de lecture dans
la salle Labrouste,
photographie
d'Alain Fleischer,
septembre 2009.

À droite
La Lectrice soumise,
René Magritte,
1928, huile sur toile,
Londres. Courtesy
Ivor Braka Ltd.



mentaire. On peut supposer que ces femmes nues ne sont pas penchées sur les *Pensées* de Pascal, mais plutôt sur une littérature plus légère, comme la poésie galante.

Il existe de nombreux portraits de personnages en situation de lecture; d'un livre, parfois d'une lettre, d'un traité...

A. F. La lecture est une situation noble pour se faire tirer le portrait: on prête volontiers au lecteur ou à la lectrice des qualités de caractère comme la profondeur, la modestie, le goût de la solitude. La lecture, source de culture, est un élément de distinction sociale. On relève trois types d'attitudes dans les représentations de personnages qui lisent. Dans la première, l'homme ou la femme a les yeux baissés sur le livre, on ne voit pas le regard, et l'image est donc moins un portrait que la représentation d'une activité et d'une situation. Dans la deuxième, le personnage vient de lever les yeux de son livre, mais son regard, méditatif, n'est pas tourné vers le peintre, l'expression est encore liée à la chose lue. Enfin, il y a les tableaux qui sont tout simplement des portraits dont le personnage tient un livre comme simple accessoire.

Parmi les tableaux que vous avez retenus, l'un est assez mystérieux. Il s'agit de *La Lectrice soumise*, de Magritte.

A. F. On y voit le visage d'une jeune femme penchée vers un livre et qui semble éclairée par la lumière que réfléchit la page. Mais ses yeux sont écarquillés, elle est horrifiée. Le décor se réduit à un simple mur bleu. L'énigme de cette image est que l'épouvante exprimée ne peut provenir de la lecture d'un texte et qu'elle ressemble plutôt à ce que produit la vision d'une image horrible. Pourtant, c'est bien un livre qui suscite cette sorte d'instantané. Cette image évoque la couverture d'un roman policier dans une collection populaire, et son ambiance dramatique prend à contre-pied toutes les représentations traditionnelles de la lecture dans la peinture, empreintes de calme et de sérénité.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Choses lues, choses vues

Jusqu'au 31 janvier 2010

Commissariat: Alain Fleischer

En partenariat avec France Inter, *Le Monde*, *Beaux Arts magazine* et *Le Point*. Avec la participation de la RATP. Avec le soutien de la Fondation Pierre Bergé - Yves Saint Laurent

Dans le prolongement de l'exposition *Choses lues, choses vues*, un comédien, un écrivain et un linguiste se penchent sur la lecture. Points de vue.

SPÉCIAL LECTURE

Un lecteur amoureux, Fabrice Luchini

Fabrice Luchini prête sa voix depuis plus de vingt ans aux très grands écrivains, de Céline à Nietzsche en passant par La Fontaine. Et évoque pour *Chroniques* les « dangers » de la lecture publique.

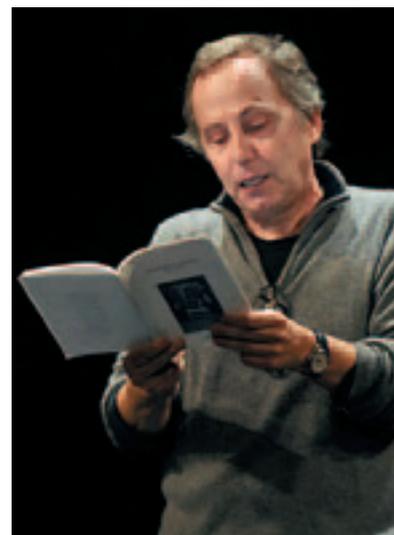
➤ Ça a débuté comme ça. En 1986, au théâtre Renaud-Barrault, Fabrice Luchini lit Céline, *Voyage au bout de la nuit*: le spectacle reste à l'affiche pendant cinq ans. Depuis, il a dit La Fontaine, Victor Hugo, Flaubert, Rimbaud et, dans son dernier spectacle, *Tout sur Robert*, à Paris en décembre, Paul Valéry et Roland Barthes.

Chroniques: Qu'est-ce qui vous a poussé à interpréter des textes littéraires au théâtre?

Fabrice Luchini: Jamais cela ne me serait venu à l'idée si Jean-Louis Barrault ne m'avait imposé de jouer *Voyage au bout de la nuit* pendant huit jours il y a vingt-cinq ans! Je n'aurais jamais osé affronter la musique célienne, qui est tout de même l'écrivain d'une musique absolue, qui a inventé une musique essentielle dans l'histoire du xx^e siècle. Je n'avais pas imaginé une telle aventure!

Je pense qu'il y a un réel danger de dénaturer, de destruction de l'œuvre dans l'oralisation. Il y a des dangers dans cet engouement actuel pour la lecture de livres en public. La lecture est souvent réductrice. Comme le dit Paul Valéry: « La lecture débauche les intentions de l'œuvre. »

On ne peut pas aspirer à une interprétation totalement neutre, même s'il faut essayer de se hisser à ce que Louis Jouvet appelle « l'innocence de la réplique » en s'interdisant l'interprétation personnelle. La lecture à un public d'un texte consiste à essayer d'atteindre la restitution de l'innocence de l'œuvre en sachant bien que c'est impossible.



© Pacome Poirier / Wikispectacle

Quel est l'enjeu pour vous, en tant que comédien, de ce travail sur les textes?

F. L. Lorsque j'ai commencé à lire des textes en public, j'ai essayé de mettre en œuvre tout ce que j'avais appris au cours Cochet, et j'ai beaucoup lu Louis Jouvet. Jouvet disait que jouer une scène, c'est d'abord la dire. Lire des textes en public, c'est essayer de restituer l'émotion du langage parlé dans le langage écrit. Mais le lecteur peut être perturbant pour votre propre réception d'une œuvre. Est-ce que le lecteur de Proust ne vous embarrasse pas par rapport à la petite musique que vous vous êtes créé dans votre tête? Il faudrait que le lecteur atteigne une impersonnalité: elle est souhaitable mais jamais atteinte.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

SPÉCIAL LECTURE

La lecture comme activité **subversive**

Romancier, essayiste, traducteur, éternel voyageur des mots et des langages, Alberto Manguel croit aux pouvoirs du livre dans nos sociétés de l'écrit, où l'activité intellectuelle est pourtant de plus en plus dépréciée. Entretien.

Chroniques : Commençons, si vous en êtes d'accord, par le plaisir, si souvent et si évidemment associé à la lecture.

À ceux qui en doutent ou disent ne pas l'éprouver, que diriez-vous ?

Alberto Manguel : Le plaisir, qui est le but essentiel de mes lectures, est associé pour moi à la connaissance du monde. Lire permet de faire entrer le monde en soi. Cette méthode n'est pas communicable, sauf en montrant le plaisir de l'acte de lire, ce que fait Alain Fleischer dans *Choses lues, choses vues*, même s'il montre des lecteurs lisant à voix haute, alors que le plaisir le plus satisfaisant pour moi est celui, secret, d'une lecture silencieuse. Mais ce plaisir-là ne s'enseigne pas. Toute démarche qui vise à convertir des non-lecteurs en lecteurs est vouée à l'échec; cette activité, comme elle s'associe à la connaissance du monde, doit être développée par soi-même; c'est comme quand on tombe amoureux: on ne décide pas du moment ni de l'objet – cela arrive, vous prend, vous entraîne. Quelque chose se déclenche, mystérieusement et de façon différente pour chacun.

Quelle est pour vous l'importance de la situation dans laquelle on lit ?

A. M. C'est la lecture qui crée le lecteur. Toutes les circonstances de la lecture entrent en jeu. Si Robinson Crusoe lit, au moment de son plus grand désespoir, après des années de solitude et d'abandon sur son île, un verset de la Bible où il est dit de ne pas désespérer, il le lit alors comme un texte qui s'adresse et a été écrit pour lui spécifiquement. Toute lecture est conditionnée par le moment et l'endroit où nous

lisons; mais le texte lu fait partie de ces circonstances et transforme ce moment en un moment joyeux ou magique. Emerson raconte ainsi que, jeune, il a lu Platon par un froid extrême, la couverture remontée jusqu'au menton, et que la philosophie de Platon est définitivement associée pour lui à une odeur de laine humide.

Dans votre Histoire de la lecture, vous citez cette phrase fameuse de Flaubert dans une lettre à Melle de Chantepie : « Lisez pour vivre ». Comment l'entendez-vous ?

A. M. La vie n'est pas dans les livres. Mais il se trouve que l'espèce humaine, parmi d'autres aptitudes, a développé celle-ci: nous sommes des créatures lectrices. À travers ce que nous voyons ou vivons, nous croyons reconnaître des histoires sur le monde qui nous entoure; dans la nature ou dans les artefacts qui ont été produits par l'homme, nous croyons distinguer une narration: nous lisons un paysage ou un tableau... Cette procédure existe dans notre espèce de la même façon que renifler l'air ou donner d'amples coups de nageoire dans l'eau constituent pour d'autres espèces des moyens de connaître le monde à travers une autre forme d'intimité physique. Par ailleurs, la lecture nous donne la possibilité d'imaginer le monde avant de le découvrir. Je n'ai pas besoin de vivre la mort d'un ami pour connaître la douleur de la perte et le sentiment d'abandon qu'elle entraîne; je peux lire cela dans le dernier chapitre de *Don Quichotte*. Cette lecture me prépare à l'expérience réelle si elle arrive et quand elle arrive. C'est ainsi que je comprends la phrase de Flaubert: vivre sans disposer des mots pour nommer ce qui nous entoure et ce qui nous arrive appauvrit l'expérience et finalement la vie elle-même.

Nommer le monde qui nous entoure, c'est le premier pas pour le comprendre et y participer...

A. M. Lire est une activité politique, au sens où cela permet de prendre parti dans la vie de la cité, dans la chose publique. C'est pour cela que nos gouvernants essaient de censurer, d'appauvrir la lecture afin d'affaiblir l'activité



Ci-dessus
Affiche du film
Fahrenheit 451
de François Truffaut,
1953.

Ci-contre
Alberto Manguel
dans sa bibliothèque.

intellectuelle. Pour fabriquer des consommateurs dociles, surtout pas des individus capables de penser par eux-mêmes, de poser des questions intelligentes. C'est contre cela que les lecteurs doivent se battre; car un lecteur est quelqu'un qui, au fur et à mesure qu'il se construit et s'enrichit par ses lectures, devient de plus en plus capable de poser des questions pertinentes. Je pense qu'il existe aujourd'hui une nécessité impérieuse de défendre l'activité intellectuelle et de lui redonner une place centrale dans nos sociétés. Il faut remettre la bibliothèque, et non la banque, au centre.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

À lire d'Alberto Manguel

Tous les hommes sont menteurs, Actes sud, 2009; *La Bibliothèque, la nuit*, Actes sud, 2006; *Une Histoire de la lecture*, Actes sud, 1998.



© Philippe Matsas / Opale.

SPÉCIAL LECTURE

Apprendre à lire sans trahir

Comprendre un texte, ses mots, les intentions de l'auteur, leur donner un sens : Alain Bentolila, linguiste et spécialiste de l'illettrisme, revient sur les enjeux majeurs de la lecture en regard de ce que représente tout écrit : un acte de transmission à respecter absolument.

► **Chroniques : La façon dont le sens se construit à travers l'acte de lecture, différente pour chaque lecteur, reste aujourd'hui un sujet de débats. Qu'est-ce que lire pour le linguiste que vous êtes ?**

Alain Bentolila : La compréhension est l'enjeu majeur de toute lecture. Pour me faire comprendre, j'utiliserai la comparaison de la balance. Imaginons que je suis en train de lire un livre et que je pèse ma lecture sur une balance. Sur le plateau de droite, je vais mettre toute l'obéissance, tout le respect que je dois à l'auteur. Il a choisi des mots, les a mis dans un ordre particulier, bref il m'a donné des directives linguistiques. À ces directives je dois infiniment de respect et d'obéissance. Je les leur dois non pas parce que je dois « bien lire » mais parce que tel est le prix de la transmission humaine. La lecture est faite pour dépasser la mort... Nous devons respecter un texte parce qu'il a été écrit par quelqu'un qui dit : Je suis conscient d'être une créature limitée dans le temps, je disparaîtrai, mais mon esprit et mon intelligence me survivront parce qu'ils vont être fixés dans un livre, dans une page, dans un billet... C'est cela qui fonde le respect que l'on doit au livre, ce qui fait qu'un mot est un mot, qu'une phrase est une phrase : je ne trahis pas. La première obligation de la lecture, c'est la volonté de ne pas trahir.

Et sur le plateau de gauche ?

A. B. Là je mets toute mon imagination, mes rêves, mes désillusions, mon expérience, mon émotivité, ma culture, ma religion, tout ce qui fait que je suis un être singulier. Tout cela fait de moi quelqu'un qui ne lira pas un texte de la même façon qu'un autre. Cette singularité-là, ce débridage de l'imagination est aussi nécessaire que le respect que j'évoquais tout à l'heure. Être un lecteur, c'est tenter sans arrêt d'équilibrer l'immense respect que j'ai pour l'auteur, son autorité, et ma volonté d'interpréter, sans laquelle il n'y a pas de compréhension. C'est extrêmement difficile et c'est de ce déséquilibre que naissent les dysfonctionnements de lecture. Pourquoi ? Si vous chargez trop votre plateau de droite, vous n'êtes que respect et obéissance. Je suis agenouillé devant un texte, m'inter-

L'Éducation de la Vierge, Georges de La Tour (1593-1652), huile sur toile.



Paris, musée du Louvre. © RMN / Daniel Arnaudet.

disant toute interprétation, c'est-à-dire toute compréhension. Le texte, sacralisé, m'écrase et écrase toute possibilité d'exégèse : je laisserai aux autres le soin de m'expliquer. L'autre dérive, c'est celle de l'exagération imaginative. J'invente un sens en m'appuyant sur trois ou quatre petits éléments. C'est la divination. Pourvu qu'il y ait un sens, pas de problème. Une table ou un guéridon, c'est la même chose. Cette obéissance nécessaire est une obéissance aux directives linguistiques. Après, sur cette base de respect du texte, je peux donner libre cours à mon imagination, mais une imagination nourrie de pertinence et de précision. Or, dans les trente dernières années on a inversé cet ordre ; on a imaginé que le déchiffrement était l'ennemi juré ; pour éviter cela, tout était bon, même la divination.

Pourquoi le déchiffrement a-t-il été considéré comme l'ennemi de la lecture ?

A. B. La langue française est une langue dite alphabétique, ce qui signifie qu'entre la lettre et le son il y a 85 % de relations

prévisibles, directes ou indirectes. Si on apprend à un enfant à traduire en sons ce qu'il voit en lettres et groupes de lettres, il a 85 % de chances de rétablir la phonie à partir de la graphie. Or cet enfant va faire correspondre les sons qu'il émet aux mots qu'il connaît. Par ailleurs, il possède un dictionnaire mental qui lui sert à parler. Si tout s'est bien passé, à six ans, il a environ 2500 mots. Mais entre ceux qui ont le plus de mots dans leur dictionnaire et ceux qui en ont le moins, il y a un rapport de un à dix ! L'enfant qui, parce qu'il a un dictionnaire interne restreint, ne trouve que peu de mots correspondant aux sons qu'il fait, va se décourager. La question n'est donc pas celle du déchiffrement, mais du vocabulaire qui lui manque. On est passé à une lecture par tâtonnement, sans se rendre compte que l'on faisait fausse route : sans une base de pertinence, de précision, il n'y a pas d'interprétation. Il faut, dans l'apprentissage, libérer les forces de l'intelligence et de l'imagination, mais asseoir les débordements de l'imagination sur le respect des directives que donne le texte.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki



© Xavier Mautthon / GlobePIX.

Photographie : le talent au présent

Peu de modes d'expression ont subi autant de mutations que la photographie durant la dernière décennie. C'est dans ce contexte mouvant et incertain, où l'innovation tient une place majeure, que la BnF exposera pour la troisième année consécutive les travaux des jeunes photographes de la Bourse du Talent.

Mise en place en 1998 par le magazine *Photographie.com* et ses partenaires (Kodak Professionnel, Nikon, Picto, Prophot et la BnF) afin de découvrir et promouvoir de jeunes photographes, la Bourse du Talent s'est imposée comme un prix majeur dans l'univers de la photographie. À l'écoute du rythme imposé par un métier en constante évolution et qui attend sans cesse de nouvelles propositions, la Bourse du Talent récompense tous les ans quatre jeunes photographes pour chacune des bourses balayant l'ensemble des genres photographiques : paysage, portrait, reportage et – nouveauté en 2009 – mode.

L'accrochage des travaux des lauréats et des finalistes est réalisé sans distinction de genres, les images de reportages côtoyant les portraits ou les clichés de mode, répondant ainsi au profond désir de transversalité manifesté par Didier de Faÿs, directeur de *Photographie.com* : « Plus que jamais les frontières sont à franchir, le monde moderne fait éclater les genres photographiques, tous se mélangent et s'hybrident. Au-delà des genres, nous recherchons des photographes. »

Un jury attentif et exigeant

À l'image de Clémence de Limbourg, Bourse du Talent 2009, les candidats sont souvent pourvus d'un C.V. prometteur ; toutefois leur prix leur confère une visibilité immédiate. Et si la Bourse du Talent est devenue au fil des ans un vrai rendez-vous public et professionnel, c'est aussi parce que l'expérience prouve que les choix proposés à cette occasion ne restent pas sans lendemain. Ainsi, Philippe Gassman, directeur général du laboratoire Picto, souligne que, pour la seule année 2008, le prix Niepce a été décerné à Jürgen Nefzger, lauréat de la Bourse du Talent 1998, le prix HSBC est allé à Aurore Valade, Bourse du Talent 2005, et la Bourse de la Fondation Marcel Bleustein-Blanchet a été obtenue par Viviane Dalles, Bourse du Talent 2005. Cette renommée découle aussi directement de l'exigence des différents jurys. La Bourse du Talent demeure sélective et souhaite récompenser un artiste au regard nouveau, qui s'engage pleinement dans son écriture photographique. *Scènes de vie*, le travail de Lucie & Simon, lauréats 2009 pour le portrait, s'inscrit



Scènes de vie, Lucie & Simon, lauréats 2009 pour le Portrait.

parfaitement dans cette optique. Le jeune duo a choisi de montrer des personnages dans l'intimité de leur vie en prenant, littéralement, de la hauteur. Ce point de vue laisse la banalité se fissurer pour inciter le spectateur à s'interroger sur cette étrange perspective et ses implications. Qui regarde de si haut ? Dieu ou Big Brother ? Un satellite de Google Earth ou une simple mouche ? Le travail de Clémence de Limbourg, *Escape*, s'inscrit, lui, dans une démarche photographique qui se déploie dans la durée. Plus qu'un reportage, elle réalise une véritable narration documentaire dévoilant une jeune femme juive orthodoxe en rupture avec sa communauté. Témoin d'une époque et d'une histoire, son propos s'appuie sur une construction picturale dont la lumière limpide évoque les peintres flamands.

Le rôle de la BnF résonne ici comme un écho à l'engagement de ces jeunes artistes. Elle offre à ces photographes un lieu hautement symbolique en exerçant sa vocation patrimoniale à un double niveau : exposer les lauréats de la Bourse du Talent à la BnF, c'est à la fois inscrire la photo contemporaine dans un lieu de

patrimoine et enrichir celui-ci, puisque de nouvelles œuvres viennent ainsi rejoindre les collections du département des Estampes et de la Photographie. Une double vocation qui séduit Didier de Faÿs : « Nous construisons l'histoire *in vivo* ! Il s'est tissé une belle histoire entre la jeune photographie et la BnF. C'est magnifique qu'une telle institution soit si attentive aux jeunes regards. Cet intérêt montre à tous les publics que l'acte photographique n'est pas gratuit ». D'autant moins gratuit que si la photographie est bien une forme de créativité à la croisée de la technologie, de l'art et du témoignage, la façon de représenter choisie par de jeunes créateurs est un baromètre de changements sociaux et culturels qui nous affectent tous.

Delphine Andrieux

Jeunes photographes de la Bourse du Talent

15 décembre 2009 – 21 février 2010

Site François-Mitterrand – Allée Julien-Cain

Avec le soutien de Champagne Louis Roederer.

Les prêts de la BnF

La BnF poursuit sa politique de prêt à des expositions extérieures. Elle noue des partenariats diversifiés, en France et à l'étranger, donnant lieu à d'importantes manifestations.

Ile-de-France

Isadora Duncan

Du 20 novembre 2009 au 15 mars 2010
Musée Bourdelle, Paris

François 1^{er} et Soliman le Magnifique Les voies de la diplomatie à la Renaissance

À l'occasion de la Saison culturelle turque, une évocation des relations de deux grands souverains de la Renaissance qu'au départ tout destinait à l'affrontement, et qui marqueront pour plusieurs siècles les rapports entre les deux puissances.

Du 18 novembre 2009 au 15 février 2010
Musée national de la Renaissance, Écouen

En région

Splendeur de l'enluminure Le roi René et les livres

Amoureux des arts, lui-même écrivain, le roi René fut l'un des mécènes les plus importants de la fin du Moyen Âge. L'exposition réunit sa collection de livres, dispersée dès la fin du xv^e siècle dans toute l'Europe. La BnF a prêté 13 œuvres, dont le célèbre *Livre des tournois*.

Du 2 octobre 2009 au 3 janvier 2010
Château d'Angers

Conversation anglaise Le groupe de Bloomsbury

Du 20 novembre 2009
au 28 février 2010

La Piscine, musée d'art et d'industrie André Diligent, Roubaix

À l'étranger

Edward Gordon Craig

Du 19 novembre 2009
au 24 janvier 2010

Casa Encendida, Madrid (exposition différente de celle présentée à Avignon et à Charleville-Mézières)

Identity

Du 25 novembre 2009
au 11 avril 2010

Wellcome Collection, Londres

Nicolas de Nicolay, *Recueil*, costume turc, xv^e siècle.



© BnF, Estampes et Photographie.

Images du réel sur 4 écrans

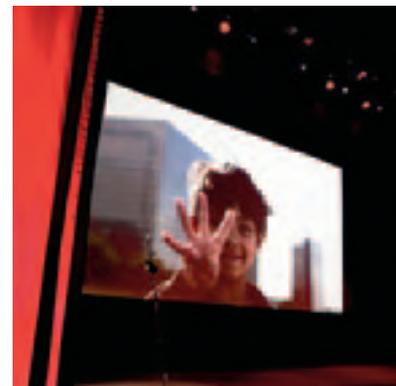
Accompagner la révolution numérique dans le domaine de l'image du réel et des faits de société: telle est la mission du Festival des 4 écrans. Cette année, il met les jeunes et l'information à l'honneur.

Chroniques: Quelle idée est à l'origine de ce festival montrant des films réalisés pour des écrans aussi divers que le cinéma, la télévision, le net ou les téléphones portables?

Brigitte Marboeuf, secrétaire générale du festival: Le Festival européen des 4 écrans, créé voici trois ans à l'initiative d'Hervé Chabalier, journaliste et fondateur de l'agence Capa, est né d'une double volonté. Celle de faire connaître la création audiovisuelle européenne dans ses formes les plus nouvelles, d'une part, et mener une réflexion dans le cadre de l'Université de l'image, d'autre part. Il s'agit ici de voir mais aussi de comprendre. Par ailleurs, ce festival est tourné vers le réel et les faits de société: ces images, qu'il s'agisse d'un long-métrage réalisé par un cinéaste ou d'un film de trois minutes saisi au vol sur son téléphone portable par un amateur, informent sur le monde contemporain.

Combien de compétitions proposez-vous?

B. M. Nous en proposons quatre, long-métrages, web-films, phone-reporters et mobile. La première présente au MK2 Bibliothèque 12 films européens inédits en France, documentaires ou fictions basées sur une histoire vraie, qui utilisent les nouveaux médias dans leur processus de création ou de diffusion, ou en font le sujet de leur scénario. Nous avons ainsi sélectionné un film ayant pour sujet le jeu social virtuel «Second Life». Les projections sont suivies d'un débat avec les réalisateurs, acteurs ou producteurs. La sélection web-films montre des documentaires d'un genre nouveau associant vidéos, photos, son, texte et interactivité: diffusés sur des bornes, ils permettent à chaque spectateur de créer son propre film. La compétition phone-reporters présente une quinzaine de séquences d'actualité filmées par des amateurs grâce à leur téléphone portable: autant d'images choc défiant parfois la censure sur les manifestations en Iran, les émeutes en Chine ou la condition des prisonniers en France. Enfin, la compétition Mobile, ouverte aux étudiants de dix écoles européennes de cinéma, multimédia ou communication: en partenariat avec la SNCF, elle récompense un



court-métrage de 3 minutes réalisé avec un appareil «nomade» – téléphone portable, caméra ou appareil photo numérique – sur le thème «Un amour de train». Plusieurs jurys décerneront un Grand Prix des 4 écrans, ainsi que des Écrans d'or et des Écrans d'argent, dotés cette année pour la première fois.

Quels thèmes de réflexion accompagneront ces projections?

Isolde Bertrand, déléguée à l'Université de l'image: L'Université de l'image s'attachera à analyser l'impact du multimédia sur l'information: des représentants des grands groupes médias européens et américains, comme Nick Bilton, chercheur au *New York Times Lab*, mettront en perspective les différents modèles appliqués dans leurs pays. De nombreux ateliers, de l'écriture d'un scénario à la production en passant par la réalisation d'un web-doc, seront organisés pour les lycéens et étudiants, très présents cette année sur le festival. La génération née avec le web constitue, avec les professionnels et les amateurs avertis, le public privilégié des 4 écrans. Donner à ces *digital natives* des outils pour prendre du recul et ne pas subir ces images qui déferlent sur notre monde est une des missions prioritaires de l'Université de l'image.

Propos recueillis par Laurence Paton

Festival des 4 écrans

18, 19 et 20 novembre 2009

Site François-Mitterrand
et MK2 Bibliothèque

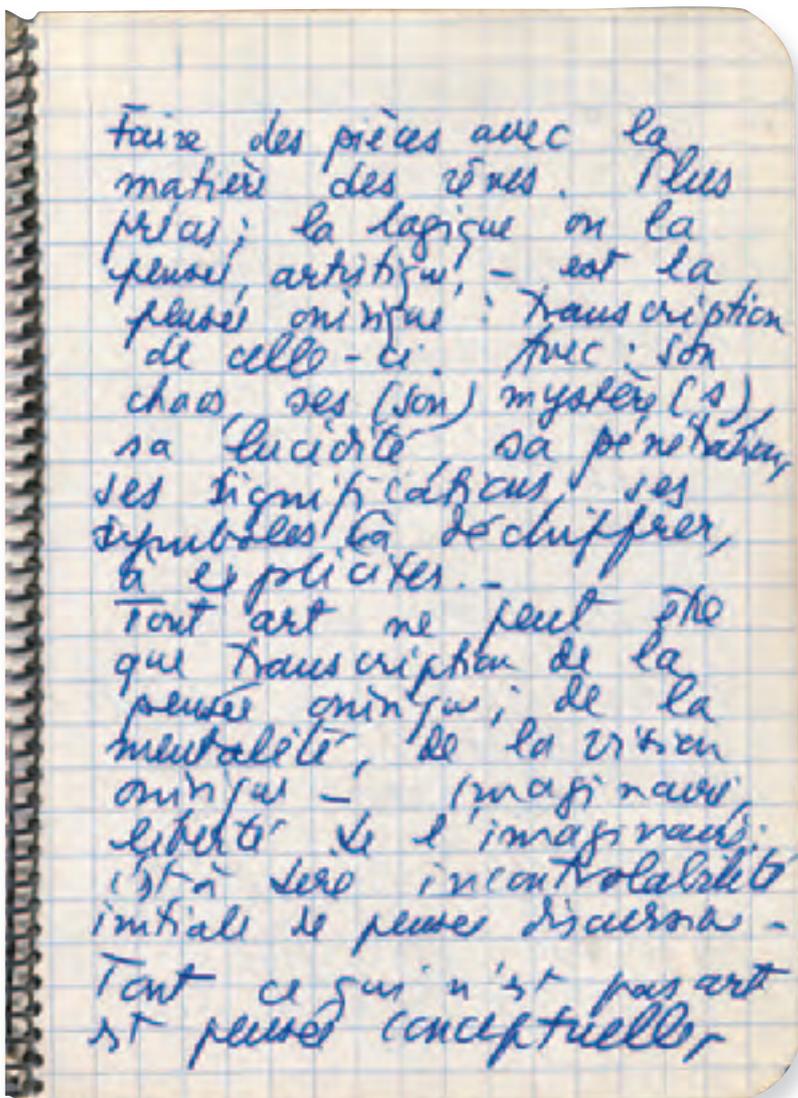
Programme sur www.festival-4ecrans.eu

Ionesco de A à Z

À l'occasion de l'exposition *Ionesco*, Frédéric Sonntag, auteur et metteur en scène, a conçu à partir des archives de l'écrivain un spectacle en forme d'abécédaire. Il raconte ici ses dilemmes et ses choix.

« Il est toujours très émouvant de se plonger dans les manuscrits d'un auteur, d'accéder à son écriture dans son sens le plus concret, le plus matériel. Il est encore plus émouvant d'avoir accès aux archives de cet auteur, à ses brouillons, ses notes, ses lettres, ses étapes de travail, ses travaux inédits. On a le sentiment de pénétrer dans une pièce où nous ne devrions pas nous trouver, d'atteindre une part d'interdit. On entre alors avec précaution.

Mes réactions face à la découverte des archives de Ionesco mises à ma disposition comme matière de travail pour établir le corpus d'une soirée de lecture consacrée à l'auteur ont, je crois, été les suivantes: l'émotion d'avoir accès à la part "cachée" du travail de l'auteur (émotion d'autant plus grande que j'étais un des premiers à la découvrir); un sentiment d'infraction, de violation d'une intimité, de voyeurisme, qui l'accompagne (un sentiment d'illégitimité);



Ci-dessus
Frédéric Sonntag.

Ci-contre
Carnet de notes
d'Eugène Ionesco :
« Faire des pièces
avec la matière
des rêves... »

© Jean-Paul Lozonet / CTT en scène.

le plaisir de la plongée dans cette intimité, plaisir de la découverte (on ne sait jamais sur quoi on va tomber), plaisir aussi d'une familiarité progressive avec l'auteur, comme si au fil des documents, une discussion entre nous s'engageait; le vertige devant la somme des textes dont je disposais; le doute sur la pertinence d'exhumer certaines parts de ces archives et de les donner à entendre.

Interroger la notion d'inédit

Très vite, il a donc fallu faire des choix, sachant qu'il était impossible de prendre toute cette matière comme corpus de travail, il a fallu aussi interroger la notion d'inédit qui avait tout d'abord suscité beaucoup d'émotion, mais qui ne me semblait pas un critère de sélection. La notion d'inédit est d'ailleurs toute relative, une œuvre, une pensée, est toujours en mouvement, et chaque élément, chaque texte, en est le développement. Un texte inédit n'est jamais purement un inédit, il est toujours contenu dans un texte précédent, en germe dans un autre. D'autre part, si un inédit est resté un inédit, si l'auteur n'a pas souhaité le révéler, c'est qu'il y a des raisons. La plupart du temps, l'inédit n'est d'ailleurs qu'une version préparatoire d'un texte qui, lui, n'est pas inédit et dont la valeur est plus importante.

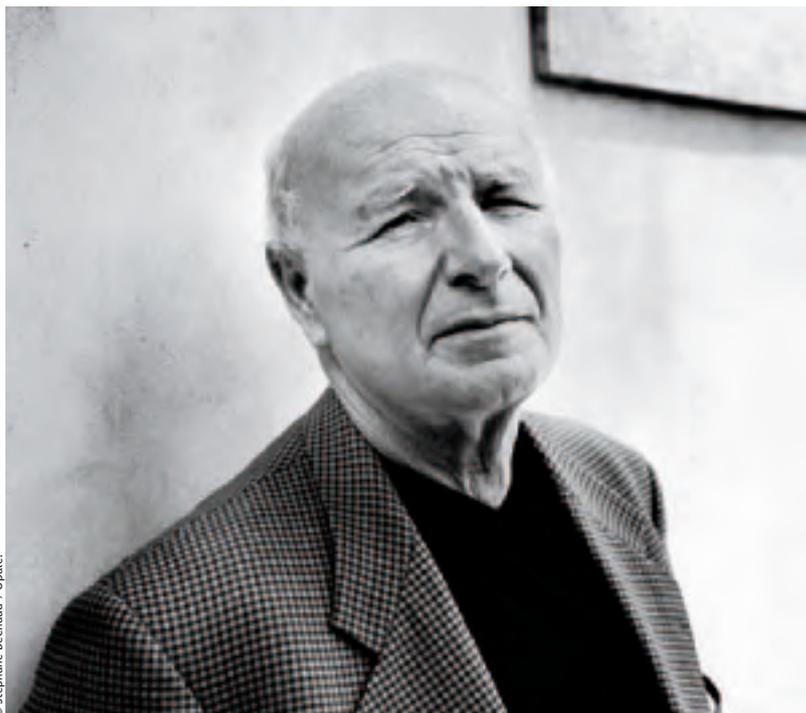
La rencontre avec Marie-France Ionesco m'a conforté dans mon intuition. Ne pas faire de l'inédit un critère de choix. En accord avec elle, je me suis donc orienté vers une sélection de textes qui ne soient pas obligatoirement inédits (mais en privilégiant les textes les moins connus) et qui ne soient pas uniquement théâtraux (il y aura donc un équilibre entre extraits de journal, pièces et lettres).

Pour le montage, j'ai décidé de faire un lien avec la dramaturgie de l'exposition dirigée par Noëlle Giret; il me semblait pertinent d'établir une connexion entre la soirée et l'exposition, et j'ai pensé que la dramaturgie pouvait être cette connexion. J'ai donc établi un abécédaire Ionesco qui, de mot-clé en mot-clé, d'obsession en obsession, nous promènera dans l'œuvre de l'auteur, en essayant de conserver un parcours chronologique afin d'éprouver également l'évolution des thèmes, de la pensée, de l'œuvre, au cours des années. » **Frédéric Sonntag**

Spectacle inédit mis en espace par Frédéric Sonntag

mardi 17 novembre, 18h 30-20h 30

Site François-Mitterrand
Grand auditorium - hall Est - entrée libre



© Stéphanie Bechaud / Opale.

Le souffle brûlant de la poésie

Dans le cadre d'un cycle consacré aux grands poètes d'aujourd'hui, une rencontre avec le poète libanais Salah Stétié rappelle que la poésie vivante est l'écho des questions de notre monde.

Le Liban était encore une terre biblique de lait et de miel quand Salah Stétié vit le jour en 1929. Bercé par deux langues et deux cultures, le jeune Beyrouthin est devenu au fil des ans passeur entre le monde arabo-islamique et l'univers français. Il est aujourd'hui l'un des plus grands poètes contemporains de langue française.

Salah Stétié a mené de front une brillante carrière de diplomate et une vie d'écrivain. Pourtant, la poésie n'est pas pour lui une activité subalterne : elle est sa colonne vertébrale et son souffle vital. Quand il explique que « la poésie est le lieu spirituel où l'homme avance à la découverte de sa raison d'être et de son secret le plus intime », on comprend combien l'acte poétique est pour lui chose infiniment sérieuse.

Ambassadeur du Liban aux Pays-Bas, à l'Unesco et au Maroc, essayiste, traducteur de Khalil Gibran et de Badr-Shakeir-Es-Sayab, biographe, critique, arabophone écrivant dans un français parfait, pétri des imaginaires de l'Orient et de l'Occident, passionné par les religions abrahamiques mais aussi par

le bouddhisme, solitaire et ouvert à l'autre, l'homme est marqué par une vertigineuse multiplicité qui se résout dans une farouche recherche d'unité. L'expérience poétique stétienne est un constant dépassement de tous les credo, de toutes les doxa, pour dévoiler un ailleurs, point de convergence où s'affirme cette unité qui est une preuve d'humanité.

La poétique du dépassement vers l'ailleurs ne se détache pourtant jamais du réel pour s'abîmer dans l'obscur. Le poète est au monde dans toute sa subjectivité : « Non, je ne suis pas pour la vie recluse en poésie. Je suis pour que portes et fenêtres soient ouvertes et que les milliers de présences viennent agresser la langue. » Il sait que la poésie est parfois aussi résistance car « la poésie amplifie la lumière d'une cause quand cette cause est lumineuse ». Sans doute pense-t-il alors au poète palestinien Mahmoud Darwich, l'ami célèbre :

*« Attention à ses pas, ce sont des pas de pauvre
Sur des chemins bleuis éblouis et bleuis
Par l'acier démesuré des armes
Et seulement il a des yeux pour la lumière. »*

*« Femme, elle va selon sa solitude
Comme l'étoile éblouie des prairies
D'où le cheval a disparu et seulement
Il y a il y a une rosée qui tombe
Il n'y a rien : la terre avec l'oubli. »*

Salah Stétié.

Ainsi, les textes de Stétié demeurent-ils ancrés dans notre ici ; ils portent en eux la lumière et la douleur méditerranéennes, le feu et la brûlure, les fleurs et les fruits, la mort et l'enfance, la femme et l'amour, la fraîcheur et la transparence. *L'Eau froide gardée, L'Autre côté brûlé du très pur, Réfraction du désir, Fluidité de la mort...* les titres des ouvrages se déploient dans une majesté qui les transforme en objets précieux avant que le voyage vers l'essentiel se déroule dans une langue sobre et pure.

Quand celui qui fait de la poésie « l'aboutissement de l'acte vital » affirme « la poésie, on l'a retirée du jeu, on l'a tuée », on pressent qu'une part matricielle de notre civilisation est en train de s'abolir dans le langage codé des machines. Salah Stétié aime à rappeler que « tous les grands monuments de l'humanité sont des monuments poétiques. *L'Iliade, l'Odyssee, la Divine Comédie* ou même les textes sacrés possèdent un rayonnement poétique, comme si l'homme, dès l'origine, pour exprimer sa prise de conscience du monde avait eu recours à ce langage majoré qu'est la poésie ». Alors que la société industrielle occidentale s'est complexifiée, nous sommes happés par des urgences extérieures d'une telle violence que « le règne de l'intériorité s'est trouvé réduit comme peau de chagrin. »

À l'heure où, trop souvent égarés dans nos existences décentrées, nous n'entendons plus la parole poétique, la poésie de Salah Stétié se fait « incendie des aspects » pour nous inviter à prendre le risque et le plaisir paradoxal de la brûlure : « Ma poésie est, elle aussi, brûlée, elle aussi consumée par on ne sait quel feu secret, qui la sous-tend de l'intérieur et en même temps la dévore. »

Delphine Andrieux

**Cycle Grands poètes
d'aujourd'hui
L'Arsenal de la poésie
Salah Stétié**

lundi 23 novembre, 18 h 30-20 heures

Bibliothèque de l'Arsenal

entrée libre sur inscription au 01 53 79 49 49

Yachar Kemal, une conscience turque

Pour célébrer la Saison de la Turquie en France, la BnF organise en novembre une Semaine turque rythmée par divers événements. La rencontre avec Yachar Kemal permettra de découvrir un écrivain dont l'œuvre romanesque et la puissance de la langue laissent filtrer les contradictions de la Turquie moderne.

Peu d'écrivains peuvent s'enorgueillir d'avoir vu de leur vivant leurs personnages romanesques se métamorphoser en héros de légende : Yachar Kemal, lui, s'en amuse en racontant qu'un jour, dans un café d'Istanbul, il a entendu un conteur ambulant dire, dans la grande tradition de la littérature orale, la fabuleuse histoire du grand Mèmed le Mince, sans savoir que son créateur était dans la salle ! Il n'y a pas plus probante manière de témoigner de la puissance créatrice de ce grand romancier, dont l'œuvre enracinée dans la terre anatolienne vient renouveler l'imaginaire collectif de tout un peuple et réussit l'exploit de le faire partager bien au-delà des frontières de son pays. Né en 1922 dans un village de la plaine

Yachar Kemal.

de Tchoukourova (l'antique Cilicie), au moment où la Turquie achève une difficile guerre d'indépendance, Yachar Kemal est un écrivain populaire au sens noble du terme. Issu d'une famille pauvre d'origine kurde, il abandonne ses études très jeune pour exercer divers métiers et part pour Istanbul. Il publie des poèmes, passe plusieurs mois en prison en 1950 pour « propagande communiste » puis devient journaliste reporter au journal *Cuhumriyet*. En 1955, il publie son premier roman *Mèmed le Mince*, qui lui apporte d'emblée une reconnaissance nationale et une notoriété internationale. Toute son œuvre romanesque connaîtra un immense succès et sera traduite dans de nombreuses langues.

Mais un écrivain à succès n'est pas pour autant un écrivain populaire. Ce qui rend expressément populaire Yachar Kemal, c'est que tout en témoignant de la réalité d'un peuple pauvre, opprimé, et dont les repères traditionnels disparaissent balayés par l'histoire, il transfigure par la luxuriance du verbe, la surabondance des récits et le foisonnement des genres, le témoignage en épopée, la souffrance en destin, le malheur en quête de liberté. La force de la fiction tient à son style hybride qui mélange dans un continuum sauvage toutes les sources, les traditions savantes ou populaires, les langues orales et écrites, tous les genres, épique, lyrique, mythique, réaliste. Les mondes animal, végétal, minéral peuplent cet univers au même titre que les humains, et le naturel côtoie le surnaturel. La prose de Kemal déferle, flamboyante, charriant de nouvelles légendes comme celle de Mèmed le bandit d'honneur qui incarne la Révolte contre l'Injustice ou celle de Meryendjè, la mère têtue qui symbolise dans *Le Pilier* toutes les femmes fortes de l'Asie mineure. Point de réalisme et pourtant une peinture juste des conflits entre paysans pauvres et féodaux, point de précision historique et néanmoins, toute une vision transversale de l'histoire turque du siècle dernier, dans laquelle se lit le drame universel des hommes confrontés aux mutations économiques et sociétales.

À partir du microcosme de la plaine de Tchoukourova, Yachar Kemal brosse un tableau des bouleversements specta-

culaires qu'a connu la Turquie : depuis la sédentarisation douloureuse des nomades turkmènes à la fin du XIX^e siècle, jusqu'à l'urbanisation au XX^e siècle marquant la fin de la vie traditionnelle. Son originalité réside dans le fait de mêler son histoire familiale et ses souvenirs d'enfance sans pour autant donner un quelconque dessein autobiographique à ses écrits.

Homère, Dostoïevski, Faulkner

Son travail d'écrivain se nourrit également des enquêtes de terrain qu'il effectua lorsqu'il était journaliste, sans pour autant afficher un souci documentaire. Cette confusion des genres n'est pourtant pas l'œuvre d'un barde solitaire. Kemal, outre sa connaissance intime du fonds légendaire moyen-oriental, est un grand lecteur universel qui a beaucoup fréquenté Homère, Dostoïevski, Pouchkine, Gogol, Kafka, Faulkner... L'observation du monde a alimenté le laboratoire romanesque de l'écrivain et éveillé en lui une conscience politique qui ne s'est jamais tue. En 1995, Yachar Kemal était jugé pour « propagande séparatiste » par la cour de Sûreté de l'État à Istanbul pour avoir dénoncé, dans un article publié par *Der Spiegel*, la politique d'oppression menée à l'époque par le gouvernement turc contre les Kurdes. Bien que pétri de culture traditionnelle, Yachar Kemal n'est pas un passéiste ou un nostalgique. À l'image de la Turquie moderne, cette figure historique de la gauche laïque de son pays « n'arrive toujours pas à croire que la France refuse l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne ».

Anne Dutertre



© Ulf Andersen / PXP Gallery.

Grandes conférences BnF
Institut de France
Fondation Del Duca
Rencontre avec Yachar Kemal

vendredi 27 novembre
 18 h 30-20 heures

Site François-Mitterrand
 Grand auditorium - hall Est

Avec le soutien de l'Institut de France et
 de la Fondation Simone et Cino Del Duca.



© Gauguier Pallancher

Aux Portes de l'Orient

Et un concert fera entendre des pièces de musique ottomane issues d'un manuscrit turc inédit du XVII^e siècle, ainsi que des airs des cours française et italienne. Entre Orient et Occident, une confrontation des partitions et instruments d'époque.

«L'un des moteurs de ce projet était le désir d'explorer les liens entre les répertoires de musique de cour ottomane et européenne de la même époque», confie Chimène Seymen, musicologue et chanteuse française initiatrice de cet événement. Au XVII^e siècle, Venise et Istanbul sont de hauts lieux de rencontre pour les voyageurs, les marchands et les musiciens de l'Europe entière. Les ambassadeurs européens et les érudits reviennent du Levant avec des instruments, des airs, des miniatures décrivant la vie musicale dans l'empire ottoman. À Istanbul, les sultans, pour leur plaisir et leur prestige, s'ouvrent aux influences étrangères et emploient des musiciens d'origine européenne convertis à l'islam, qui exercent leur art au sein de l'école de musique du Sérail.

Ali Ufkî incarne à lui seul la confrontation des pratiques musicales qui inspire le projet artistique de ce concert. Son

Ci-dessus
Les interprètes
des ensembles
Cevher-i Musikî
et La Turchesca.

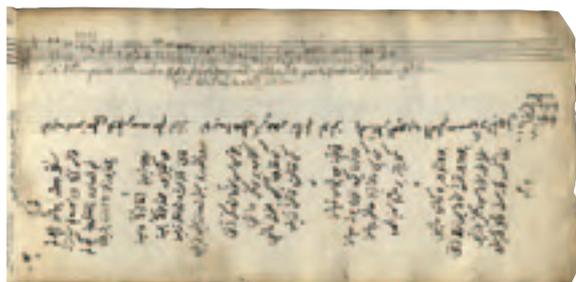
Ci-dessous
Recueil composite
de Ali Beg Bobowski,
dit Ali Ufkî, Turque,
fin du XVII^e siècle.

manuscrit *Siir ve Sarkı Mecmuası* (*Recueil de Poésie et de Chant*), conservé à la BnF, est une transcription de la musique ottomane jouée et chantée à la cour du sultan, et témoigne de la présence du répertoire européen à cette époque à Istanbul. Érudit musicien, transcripteur de près de 600 pièces instrumentales et vocales, Ali Ufkî s'appelaient Albert Bobowski avant d'être capturé par les Tatars, converti à l'islam et employé au Sérail de Topkapi de 1650 à 1665. Grâce à sa connaissance des langues étrangères et de la musique, Ufkî occupe une place de traducteur auprès du sultan Mehmet IV et est affecté à la chambre de musique du Sérail. Il fait la rencontre de nombreux voyageurs, érudits et marchands de passage à Istanbul, prépare le dictionnaire français-turc pour Antoine Galland, traducteur des *Mille et Une Nuits*, et devient ainsi le témoin privilégié des courants artistiques, religieux et diplomatiques au carrefour de l'Orient et de l'Europe. Dans ce recueil de musique, Ufkî a noté de nombreuses observations sur la musique ottomane, la comparant avec la musique européenne à laquelle il a été formé. Ce recueil, avec celui conservé à la British Library, *Mecmua i Saz ü Söz*, a inspiré la programmation de ce concert, interprété par deux ensembles de musiciens qui œuvrent conjointement depuis 2006 : l'ensemble de musique tradition-

nelle turque Cevher-i Musikî, dirigé par Hakan Cevher, l'auteur de la transcription du recueil *Mecmua i Saz ü Söz*, et l'ensemble *La Turchesca*, qui réunit des spécialistes de la musique baroque autour de Françoise Enock.

«L'idée de créer deux ensembles est venue de la volonté de leur permettre de s'écouter et d'apprendre les uns des autres tout en conservant les identités culturelles propres à ces deux univers musicaux. La musique savante turque étant de tradition orale, ce projet autour des manuscrits d'Ali Ufkî lui apporte une perspective historique et un partage de savoir avec les musiciens français dans une démarche de découverte du répertoire de la musique ancienne», poursuit Chimène Seymen. Ainsi, cette rencontre des musiques savantes et traditionnelles apporte un autre regard sur l'interprétation de ces répertoires du XVII^e siècle.

Anne Dutertré



© BnF, Manuscrits.

Les inédits de la BnF Concert Aux Portes de l'Orient

mardi 24 novembre, 18h30-20 heures

Site François-Mitterrand
Grand auditorium - hall Est

Musique inédite de divertissements
et airs des cours ottomanes.
Avec Chimène Seymen, les ensembles
La Turchesca et Cevher-i Musikî.

Le film documentaire à l'heure de l'Histoire

La BnF a constitué une collection unique de cet outil d'information et d'analyse qu'est le documentaire. Chaque année, le mois de novembre est un moment privilégié pour en découvrir l'histoire, les richesses et les diversités technologiques et thématiques.

Projeté en salle, disponible en vidéo ou sur Internet, le film documentaire représente un outil d'information et d'analyse, exprime un regard personnel sur le monde, propose des alternatives aux images dominantes. C'est un défi ambitieux, pour le département de l'Audiovisuel de la BnF, d'en rassembler une collection la plus complète possible en essayant de n'en négliger aucun aspect, tant ce genre dispose aujourd'hui de moyens techniques sans cesse plus légers et de modes d'exploitation diversifiés.

Alimentées depuis plus de trente ans par le dépôt légal des éditeurs et des producteurs et par de nombreuses acquisitions en France et à l'étranger, les collections d'images animées de la BnF consultables au niveau Recherche comptent aujourd'hui 170 000 titres, dont quelque 60 000 de «non-fiction». Pour être à la hauteur de son objectif d'exhaustivité, la collecte du dépôt légal nécessite un travail de prospection sur mesure, en fonction des modes de diffusion et de leur économie. L'édition DVD commerciale prolonge l'exploitation de films dont la carrière a commencé dans les salles ou à la télévision, mais elle sert aussi de plus en plus à faire circuler des inédits vus en festivals ou des films de patrimoine introuvables. Les catalogues publics de diffusion dans un cadre institutionnel (bibliothèques, centres culturels, milieu carcéral...) sont un autre maillon essentiel dans la visibilité du cinéma documentaire en France. Une source non moins importante d'enrichissement est la commande institutionnelle, qu'elle émane d'établissements culturels, de grandes entreprises ou du secteur associatif. Enfin, une myriade de films, souvent produits dans des conditions fragiles, sont uniquement diffusés à travers des festivals ou des séances spéciales – notamment dans un contexte militant. Afin d'en améliorer la collecte et de sensibiliser les auteurs et les producteurs à l'intérêt du dépôt légal pour la conservation et le signalement de leurs films, la BnF cherche aujourd'hui des relais auprès des festivals et d'entités fédératrices comme le Réseau d'échange et d'expérimentation pour la diffusion du cinéma documentaire (RED).

Enfin, la collecte sur le Web n'est pas le moindre chantier. Le documentaire



militant, les formes brèves tournées avec des téléphones portables font partie des productions recherchées lors des campagnes de capture sélective sur la plateforme Dailymotion, menées depuis deux ans dans le cadre du dépôt légal de l'Internet.

Une « cinémathèque du documentaire »

À côté de ce travail centré sur la production française contemporaine, 10 000 titres acquis auprès des producteurs ou dans l'édition étrangère complètent le paysage sur le plan historique et international, réalisant une véritable «cinémathèque du documentaire». On y trouve les grands auteurs et les grands courants : Joris Ivens – mais aussi une centaine de productions du parti communiste français signées de divers réalisateurs – Humphrey Jennings – mais également une anthologie de commandes des chemins de fer britanniques – Chris Marker – et un nombre toujours croissant de documentaires engagés des années 1970-1980, jusqu'au contemporain immédiat... C'est dans le même esprit qu'un partenariat avec le Centre national de documentation pédagogique s'est engagé en 2007 : il s'agit de rendre accessible aux chercheurs une production qui, pour remplir une fonction sociale précise, n'en fut pas moins un terrain d'expérimenta-

Bohemia Docta, de Karel Vachek, 2000.

tions et un miroir à facettes multiples de la société française.

Les collections ainsi rassemblées peuvent rendre de grands services aux chercheurs, mais aussi aux programmeurs qu'elles aident dans la constitution de leur sélection, aux créateurs, aux documentalistes à la recherche d'images. Tous les deux mois, le grand public a rendez-vous avec des raretés projetées sur grand écran à l'heure de midi. Mais l'intérêt de la BnF pour le cinéma documentaire se manifeste surtout chaque année en novembre lors du Mois du film documentaire, avec une riche sélection thématique consultable sur les postes audiovisuels du Haut-de-jardin et des séances de projection. Après «Les années 68» en 2007 et «Cinéma et Ethnologie» en 2008, novembre 2009 sera faste, avec une double programmation, autour de Jean Rouch d'une part, des vingt ans de la chute du Mur de Berlin d'autre part. Avec une nouveauté en salle B : la possibilité de voir les films à plusieurs sur un grand écran plasma.

Alain Carou et Julien Farenc

Le Mois du film documentaire à la BnF

«1989 : Berlin : Europe»
programme complet sur bnf.fr

Le projet Jean Rouch

Un week-end de projections et de tables rondes et un colloque international sont consacrés à l'ethnologue et cinéaste qui révolutionna l'approche du documentaire ethnographique.

► D'une famille de grands voyageurs, Jean Rouch (1917-2004) assiste pour la première fois à un rituel en pays Songhay, au Niger, en 1941. Fasciné, il se lance après la Libération dans les études ethnologiques sous la direction de Marcel Griaule. En 1946 et en 1947, il tourne ses premières bobines – ce qui deviendra *Au pays des mages noirs* –, en descendant le fleuve Niger de la source à l'embouchure en compagnie de ses amis Jean Sauvy et Pierre Ponty. Les films suivants de Rouch – notamment *Les Maîtres fous* (1955), *Moi un Noir* (1958), *Chronique d'un été* (1960) – révolutionnent le cinéma documentaire par la relation de plain-pied qu'ils instaurent entre filmeur et filmé, par leur sens de l'urgence face à l'irruption de l'événement, par la place qu'ils accordent à la fiction et à l'invention de soi, et en somme par leur inventivité permanente. Jacques Rivette comme Jean-Luc Godard marqueront leur dette envers Jean Rouch, reconnaissant en lui un des grands précurseurs de la modernité cinématographique. L'œuvre de Jean Rouch est riche de plus de cent films réalisés jusqu'au début des années 2000.

Trois dons réussis d'une ampleur considérable

Depuis l'année dernière, la conservation d'une grande partie des archives de Jean Rouch est désormais partagée entre la BnF et les Archives françaises du film du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC). La BnF conserve les documents manuscrits, photographiques et sonores, tandis que le CNC assure le traitement et la restauration des films.

À la BnF, en l'espace de quelques mois, trois dons réussis, exceptionnels par leur ampleur et leur complémentarité, ont permis de constituer un ensemble qui réunit aujourd'hui l'essentiel des traces « non-film » du travail de Jean Rouch. Ce fonds fait son entrée dans les collections patrimoniales grâce à la générosité de trois donateurs : Jocelyne Rouch, veuve du cinéaste et présidente de la Fondation Jean-Rouch ; le Comité du film ethnographique, fondé au musée de l'Homme

en 1953 ; Damouré Zika, enfin, qui fut l'ami et le coéquipier de soixante ans au Niger, et qui, à la veille de sa disparition, a confié au Centre culturel franco-nigérien Jean Rouch de Niamey le soin de faire don de ses papiers à la BnF.

Des archives variées, des carnets de mission aux bandes sonores

En 2008 et 2009, le département des Manuscrits de la BnF a ainsi reçu, pour sa part, les papiers et les photographies de Jean Rouch. Aux carnets de mission, aux enquêtes sur les migrations en Gold Coast (1954-1960) s'ajoutent une importante correspondance et un fonds documentaire de coupures de presse.

Quelque 20 000 clichés (négatifs, tirages, diapositives...) réalisés au cours des missions et des tournages complètent cet ensemble. Signalons, parmi beaucoup d'autres, l'album de la mission Rouch-Rosfelder (1950-1951) et les photographies de la série des films sur les cérémonies du Sigui, tournés chez les Dogons, au Mali, avec Germaine Dieterlen entre 1967 et 1973. L'activité du Comité du film ethnographique, dont le fonds d'archives est toujours vivant, est également très largement représentée depuis ses origines.

Les archives de Jean Rouch comportent une très grande quantité de matériel sonore, brut ou monté, qui se trouve quant à lui conservé au département de l'Audiovisuel. Une cinquantaine de bandes, par exemple, concernent le célèbre film *Chronique d'un été*, réalisé par Jean Rouch avec Edgar Morin. Inventoriées et numérisées, toutes ces bandes magnétiques seront consultables à la BnF sur le site François-Mitterrand et également sur le poste audiovisuel du département des Manuscrits.

Il en ira de même des films, au fur et à mesure de leur restauration et de leur numérisation par les Archives françaises du film. À terme, les chercheurs auront donc la possibilité de consulter en un même lieu la totalité des archives, quel qu'en soit le support.

Guillaume Fau
et Alain Carou



© Fondation Jean Rouch.



© Fondation Jean Rouch.

Ci-dessus, en haut
Masques Kanaga,
Le Dama d'Ambara :
enchanter la mort,
réalisation Jean
Rouch et Germaine
Dieterlen, 1974.

Ci-dessus
Jean Rouch.

Le projet Jean Rouch

Week-end de cinéma
les 14 et 15 novembre 2009

Site François-Mitterrand,
Grand auditorium, entrée libre

Programme complet sur
bnf.fr, rubrique « Auditoriums »

Dix-huit films récemment restaurés
dont *Baby Ghana*, la synthèse des *Sigui*,
Berlin couleur du temps, août 1945...

Deux tables rondes réunissant des
spécialistes et des cinéastes amis, parmi
lesquels Raymond Depardon, Michel
Brault, Philippe Costantini.

Colloque organisé par le CFE sur
la postérité et l'actualité du cinéma
de Jean Rouch, au CNRS, à la BnF
et à la BPI, du 16 au 20 novembre 2009.

Le dessin de presse, un patrimoine vivant et pluriel

De Daumier à Tim en passant par Bib, Effel et bien d'autres dessinateurs des plus célèbres aux plus intimistes, la Bibliothèque conserve des milliers de dessins de presse originaux. Diverses manifestations proposeront au public d'explorer les arcanes de cet univers humoristique, entre caricature et reportage photographique.

Par tradition, le département des Estampes et de la Photographie conserve des œuvres originales de dessinateurs qui ont mis leur talent au service de la presse. On dénombre quelques grands ensembles d'artistes réputés, à commencer par l'œuvre complet d'Honoré Daumier qui comprend 4000 pièces, toutes entrées par dépôt légal. L'exposition *Daumier, l'écriture du lithographe* qui lui a été consacrée en 2008 sur le site Richelieu a permis de découvrir ou de redécouvrir l'œuvre du maître, qui a travaillé de 1830 à 1871. Citons également Jean-Louis Forain, actif de 1876 à 1925, considéré, dès le début du xx^e siècle, comme le digne successeur d'Honoré Daumier pour la liberté de son style

Dessin de Jean Effel publié dans *L'Humanité*, 14 avril 1972.

et la causticité de son esprit. Le département compte plus de 2000 de ses gravures et dessins originaux entrés essentiellement par acquisition en 1910. Plus récemment, l'œuvre dessinée de Jean Effel (1908-1982) est entré par don (1983) puis par dation (1985) : près de 10 000 dessins originaux et un ensemble de dessins parus dans la presse, découpés, classés et collés dans des cahiers par l'artiste lui-même. Plus tard, en 2006, sont entrés par don plus de 17 000 dessins de Tim (1919-2002) sous forme de planches de différents formats ainsi que plusieurs dizaines de carnets de croquis et d'études. Scylla Morel, chercheuse associée à la BnF en 2008-2009, est chargée de classer, d'inventorier et de commenter ce fonds d'une qualité et d'une richesse remarquables. La collection comporte également des ensembles de dessins plus modestes, comme celui de Ferdinand Bac (1859-1952) qui se rendit célèbre au début du xx^e siècle avec ses croquis de demimondaines, ou celui de Bib (1888-1970), réputé pour ses portraits au trait de personnalités célèbres jusqu'à la fin des années 1960.

Le dessin de presse aujourd'hui

Au début des années 1970, Michel Melot, alors conservateur au département, a été chargé d'enrichir les collections de dessins de presse d'œuvres plus contemporaines. Il y a consacré deux années au cours desquelles il a rencontré nombre de dessinateurs dont Wolinski, Cabu, Desclozeaux, Ronald Searle, Reiser, Bosc, Pétilion : tous ont donné à cette occasion quelques dessins à la Bibliothèque. Une exposition a vu le jour à partir de cet ensemble, *Le dessin d'humour du xvi^e siècle à nos jours* (1971) suivie d'un livre devenu une référence : *L'Œil qui rit : le pouvoir comique des images* (1975). Dès le début des années 1980, un réel intérêt pour le dessin de presse s'est progressivement manifesté en France, et des associations se sont développées créant des festivals ayant comme objectif, chaque année, de réunir des

dessinateurs de tous horizons et d'exposer leurs dessins récents. Les plus actifs aujourd'hui sont les festivals de Saint-Just-le-Martel (Limousin), de Carquefou (Loire-Atlantique) et de Castelnaudary (Haute-Garonne).

Ces multiples actions autour du dessin de presse ont conduit le ministère de la Culture, conscient de l'intérêt de ce patrimoine iconographique pluriel et fragile, à commander à Georges Wolinski et Pierre Duvernois un « Rapport sur la promotion et la conservation du dessin de presse : mission Wolinski, mars 2007 » (disponible sur le site du ministère de la Culture). Ce rapport recense les collections de différentes institutions françaises, décrit les animations autour du dessin de presse, aborde le sujet de son enseignement et de sa recherche, et donne quelques pistes d'actions pour sa valorisation. À cette occasion, la BnF a rappelé qu'elle est un acteur majeur et fédérateur pour la mise en valeur de ce patrimoine et s'est proposé de renforcer son action de valorisation. Diverses manifestations sont d'ores et déjà programmées : expositions, rencontres avec des artistes, journées d'étude permettront au public de pénétrer dans cet univers aussi riche que divers.

Martine Mauvieux



Journée d'étude Le dessin de presse, patrimoine vivant d'hier et d'aujourd'hui

mercredi 9 décembre 2009
14 h 30 - 18 heures

Site Richelieu, salle des commissions.

À venir au printemps 2010 :

- Une exposition dans la galerie Julien Cain du site François-Mitterrand présentera une sélection de dessins sur le thème de l'Histoire.
- Ouverture, site François-Mitterrand, de la Galerie des donateurs avec une exposition des dessins originaux de Tim.
- Biennale du dessin de presse avec des activités orientées vers de jeunes talents.

Tetsu, le dérisoire du quotidien

En juin 2009, un fonds de 147 dessins du dessinateur Tetsu a été généreusement donné par son fils au département des Estampes et de la Photographie.

► Tetsu (1913-2008) débute une carrière de peintre avant de se lancer dans le dessin de presse. Ce n'est qu'en 1953, à 40 ans, qu'il publie ses premiers dessins dans la revue *Noir et Blanc*. Les quotidiens « au grand tirage, aux petites idées et à l'humour lourd » tels que *France Dimanche*, *Ici Paris*, *Samedi Soir*, l'accueillent ensuite. Tous ces journaux partagent une culture commune du rire, un rire populaire et loufoque proche de celui entretenu par les chansonniers en vogue ou les émissions radiophoniques de l'époque. Tetsu prend un grand plaisir à s'associer à cette hilarité médiatique. Ses débuts sont semblables à ceux de tous les jeunes dessinateurs : il démarche les rédacteurs en chef, carton à dessins sous le bras. Dans les années 1960, il collabore à l'Inter Monde Presse (IMP), co-dirigée par François Gratier, ex-chef de rubrique d'*Opera Mundi*. Un agent s'occupe de placer ses dessins dans les journaux français ou étrangers (l'édition allemande de *Lui*, par exemple).

Le ressort comique des dessins de Tetsu réside davantage dans la légende que dans le dessin lui-même. On est ici bien loin d'un Chaval ou d'un Bosc qui, eux, pratiquent un humour absurde inspiré du *nonsense* anglo-saxon. Les gags de Tetsu puisent directement dans la vie des gens simples. Son univers est marqué par ses origines familiales. Le mari souffre-douleur et la femme autoritaire s'inspirent de ses propres parents, ils rappellent également les personnages de Bellus, dessinateur contemporain dont il n'appréciait que modérément le trait. Le « petit homme rassis » et la « grosse bonne femme » évoquent également le couple croqué par Albert Dubout. Cependant, comme le remarque Tetsu, « son gag venait simplement du côté visuel. Moi [...] c'est beaucoup plus de la psychologie. » Dans cet univers banal de petits-bourgeois, la femme incarne les normes sociales, et le mari souvent trompé ou éconduit s'y adapte avec candeur et philosophie. On retrouve dans ce petit monde sans envergure tous les stéréotypes du quotidien du Français moyen des Trente Glorieuses : visites au Salon des Arts ménagers ou de l'Auto-



D.R.

Ci-dessus
Tetsu.

Ci-contre
*C'est drôle,
tu me rappelles
quelqu'un,*
dessin de Tetsu.



© BnF, Estampes.

mobile, scènes de pique-nique et de pêche à la campagne, vacances à la plage, fêtes de famille, scènes de la vie de bureau et de la vie de couple avec, au premier plan, la mise en exergue de situations cocasses : femme adultère, cadeaux peu appréciés, mari attendu à la maison avec le rouleau à pâtisserie... Tetsu explore le quotidien dans ses moindres détails.

Les dessins les plus irrévérencieux de Tetsu n'ont pas été publiés dans les journaux mais en albums : *La Vie est belle* colationne ainsi des dessins qu'aucun journal ne peut accueillir. Attentif à la censure gaullienne, Tetsu joue avec l'image du sexe sans tomber dans la grivoiserie. Tout son talent tient dans la suggestion érotique, comme cette scène de mariés heureux accueillis par une pluie de phallus à la sortie de l'église. Ami de Siné, ils « se rencontrent dans la vacherie ». L'album *Erotissimé* (Pauvert, 1980) et celui de Tetsu, *Les Belles Manières* (Glénat, 1980) témoignent de leur tendance commune à « choquer le bourgeois » avec des dessins provocants.

Une version plus crue non signée des *Belles Manières*, publiée à 400 exemplaires et diffusée sous le manteau, aurait ainsi toute sa place parmi les plus belles pièces de l'Enfer de la BnF.

À côté de ces dessins, miroirs de la petite-bourgeoisie qui se divertit et se défoule dans des limites toujours mesurées, Tetsu a réalisé des dessins plus insolites et quasi fantastiques (une souris sur le nez d'un homme, une femme à quatre yeux) ou d'humour noir (thèmes du pendu ou de l'unijambiste). Il évoque aussi fréquemment sa première passion, la peinture, en représentant des artistes peintres dans des situations absurdes, peignant avec candeur des tableaux un tantinet offensants pour leurs modèles féminins dénudés qui s'appliquent dans leurs poses. Enfin il fait volontiers référence à des œuvres célèbres (*La Joconde* par exemple). Tetsu a également fait de l'illustration de romans et écrit quelques nouvelles. Il a reçu le prix Carrizay en 1955 et celui de l'humour noir en 1964.

Martine Mauvieux et Scylla Morel

Une histoire franco-brésilienne sur le Web

Après le succès de la Saison culturelle « Brésil, Brésils » en 2005, l'intérêt réciproque que se portent les deux pays bénéficie d'un nouvel élan avec, en 2009, l'Année de la France au Brésil. Et un portail numérique, França.Br, entre les Bibliothèques nationales de France et du Brésil permet désormais d'avoir accès à de nombreux documents qui illustrent plus de quatre siècles de dialogue et d'échange.

La première trace de contact entre la France et le Brésil semble avoir été fournie par l'armateur normand Paulmier de Gonneville en 1504, soit quatre ans seulement après que le Portugais Pedro Álvares Cabral eût accosté sur le littoral bahianais. Français et Portugais étaient alors rivaux, les Français contestant la politique du *mare clausum* et refusant aux Ibériques l'hégémonie que leur avait accordée le traité de Tordesillas en 1494. C'est dans ce contexte conflictuel et sous le patronage

À gauche et à droite
**Portraits d'Indiens
Toupinambous :**
gravures de Pierre
Firens, d'après
Joachim Duviert.

Ci-dessous
**Un employé
du gouvernement
sortant de chez lui
avec sa famille,**
aquarelle de
Jean-Baptiste Debret,
extraite du *Voyage
pittoresque et
historique au Brésil,*
1934-1939.



de l'amiral de Coligny que Nicolas Durand de Villegagnon, chevalier de Malte et disciple de Calvin, établit le 10 novembre 1555, sur un îlot de la baie de Guanabara, une colonie qu'il baptise France Antarctique. L'année suivante, en hommage à Henri II qui avait mis trois voiliers à la disposition de l'expédition, est posée la première pierre de la future capitale: Henryville. Minée par les épidémies et les querelles qui opposent catholiques et calvinistes, la petite colonie succombe rapidement aux assauts des Portugais, qui obtiennent en 1560 la reddition du Fort-Coligny.

Les Français continuent pourtant à commercer avec les peuples indigènes de la côte, chargeant leurs navires de « bois brésil » et entretenant le rêve d'une nouvelle implantation. La tentative la plus prometteuse fut conduite par Daniel de La Touche, seigneur de La Ravardière, nommé en 1604 par Henri IV vice-amiral du Brésil. En 1612, accompagné de missionnaires capucins, La Ravardière fonde Saint-Louis, éphémère capitale d'une « France Équinoxiale ». Les moyens de consolider leur installation font défaut aux Français, qui abandonnent le terrain dès 1615. Le nom de l'actuelle São Luis,

dans de l'État du Maranhão, évoque le souvenir de cette brève occupation française.

Par la suite, les expéditions commandées par le capitaine Duclerc, puis le corsaire Duguay-Trouin, en 1710 et 1711, furent surtout motivées par l'attrait puissant des pierres précieuses et de l'or découverts dans la province de Minas Gerais. Elles furent les dernières tentatives de colonisation française au Brésil, si l'on excepte les luttes de pouvoir au nord de l'Amazonie. Les deux pays partagent aujourd'hui, le long de la Guyane, une frontière commune longue de 730 kilomètres.

Voyages en terre du Brésil

Dès l'époque de la découverte, l'histoire des relations franco-brésiliennes s'est nourrie de récits évocateurs dont la publication a frappé l'imaginaire et entretenu les discussions sur le Nouveau Continent.

En 1558, le moine cordelier André Thevet, embarqué avec Villegagnon, publie un texte qui connaît d'emblée un succès retentissant: *Les Singularités de la France Antarctique*, où il consigne ses observations et de nombreux témoignages. En donnant à sa réécriture de





1575 un ton plus polémique à l'encontre des protestants, il suscite la réponse du calviniste Jean de Léry, débarqué en 1557 dans la baie de Guanabara. Publiée en 1578 et suivie de six rééditions du vivant de l'auteur, *L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* se révèle beaucoup plus rigoureuse et ouverte à l'étude des tribus indiennes. Dans *Tristes Tropiques*, Claude Lévi-Strauss, qui arrive à Rio muni de ce «bréviaire», salue la précision et la fraîcheur de ce «chef-d'œuvre de la littérature ethnographique».

Le mythe du « bon sauvage »

Dans les *Essais*, Montaigne s'est largement inspiré du témoignage de Léry, louant cet «homme de nature» que l'on appellera au XVIII^e siècle le «bon sauvage». C'est à Rouen que Montaigne rencontra des Indiens brésiliens. Il était alors fréquent d'introduire dans les fêtes solennelles des «naturels sauvages fraîchement apportés». Ferdinand Denis, conservateur puis administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, séjourna au Brésil au début du XIX^e siècle. Il évoque en 1850, dans *Une fête brésilienne, célébrée à Rouen en 1550...* le premier document iconographique sur le Brésil imprimé en France. Cette gravure illustre les festivités organisées pour célébrer Henri II et sa cour, qui assistèrent à une représentation à laquelle participèrent cinquante Indiens Tupi et des matelots normands.

Au siècle suivant, ce sont des frères capucins, compagnons de La Ravardière, qui livrent un témoignage précieux de leur approche des Tupinambas. Dans *Histoire de la mission des pères capucins en l'île de Maragnan et terres circonvoisines*, publiée en 1614, Claude d'Abbeville s'intéresse à la riche cosmographie des Indiens tandis qu'en 1615, le père Yves d'Évreux prend leur défense et dénonce leur massacre dans *Le Voyage au nord du Brésil fait en 1613 et 1614*.

La popularité des relations de voyages et récits de naturalistes profite de l'ouverture du Brésil aux étrangers, à par-

tir de 1808, tout en permettant une plus large circulation des savoirs scientifiques. Ainsi Auguste de Saint-Hilaire, auteur d'une œuvre monumentale, rédige la première thèse universitaire sur le Brésil: *Voyage dans l'intérieur du Brésil, la province cisplatine et les missions du Paraguay*, soutenue en 1823.

En 1816, sollicité par la Couronne portugaise, un groupe d'artistes, dont la plupart se trouvent en disgrâce au moment du retour des Bourbons, débarqua à Rio de Janeiro. À la tête de cette «Mission artistique française»: Joachim Lebreton, ancien secrétaire de l'Institut de France, accompagné des peintres Jean-Baptiste Debret et Nicolas Taunay, de l'architecte Grandjean de Montigny, du sculpteur Auguste-Marie Taunay et du graveur Charles-Simon Pradier. Leur ambition était de fonder une Académie des beaux-arts. Debret réalisa plusieurs tableaux pour la famille royale et ses plus célèbres aquarelles, et Grandjean de Montigny et Taunay intervinrent dans la construction de divers bâtiments publics. Mais les projets de «la colonie Lebreton» se heurtèrent à des intrigues locales. La Mission artistique française aura malgré tout joué un rôle historique dans la fondation de l'enseignement artistique brésilien.

Au XX^e siècle, les échanges culturels se renforceront encore grâce aux missions françaises d'enseignement réalisées dans les universités brésiliennes. Georges Dumas, professeur de philosophie à la Faculté de Paris crée, dès les années 1920, des instituts franco-

brésiliens de Haute Culture à Rio et à São Paulo. Il se charge ensuite de recruter de jeunes enseignants qui participeront à la fondation des universités de São Paulo en 1934 et de Rio de Janeiro en 1935. Parmi eux se trouvent Fernand Braudel, Claude Lévi-Strauss, Roger Bastide, Robert Garric, Pierre Monbeig et Pierre Hourcade.

França.Br: un portail entre deux bibliothèques nationales

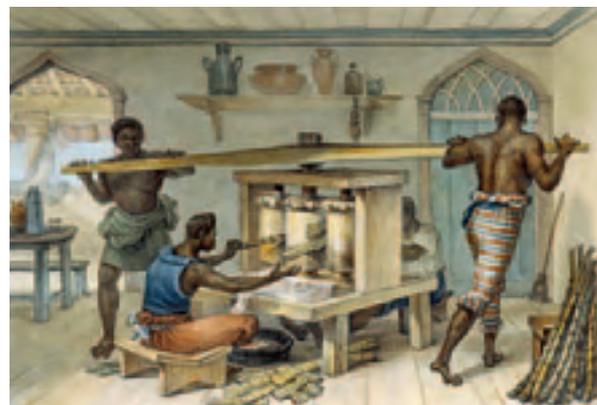
La rencontre entre Bruno Racine et Muniz Sodré, président de la Bibliothèque nationale du Brésil, en octobre 2007, est à l'origine de ce projet qui s'inscrit dans «L'Année de la France au Brésil» organisée par CulturesFrance. Conçu en partenariat avec la Fundação Biblioteca nacional du Brésil, le portail numérique França.Br est le fruit d'un programme de numérisation et de mise en ligne sur Internet d'un ensemble d'œuvres représentatives de l'histoire des relations entre la France et le Brésil depuis les premières décennies du XVI^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle. En donnant accès directement à de nombreux documents – textes imprimés, dessins et estampes, cartes et photographies – sélectionnés dans les collections de la BnF et de la Bibliothèque nationale du Brésil, ce site gratuit et bilingue éclaire les aspects essentiels d'une histoire commune.

Régine Piersanti



Ci-dessus, à gauche *Vue de Botafogo, Baie de Janeiro* de Louis Lebreton (1818-1866).

Ci-dessous *Petit moulin à sucre portatif*, aquarelle de Jean-Baptiste Debret extraite du *Voyage pittoresque et historique au Brésil*, 1934-1939.



França.Br sera inauguré le 10 novembre 2009 à Rio de Janeiro

Le portail, hébergé sur un serveur unique à la Bibliothèque nationale du Brésil, donnera accès à environ un millier de documents. Le Brésil possède un riche ensemble de cartes du XVI^e siècle et des photographies, de même que la BnF, qui achève en 2009 la numérisation des cartes de la collection d'Anville. Le parcours thématique a été rédigé en collaboration avec Michel Riadel, conseiller scientifique du projet, et Ilda Mendes dos Santos.

Où en est Gallica ?

Dans le contexte de développement galopant des projets de numérisation, la bibliothèque numérique de la BnF va au-devant des attentes des internautes et affine sa démarche qualité.

► Mettre en ligne, à la disposition du plus grand nombre, le patrimoine documentaire français est le défi majeur que Gallica s'est fixé, depuis son ouverture en 1997. En l'espace de douze ans, le fonds disponible s'est considérablement accru, passant de 35 000 volumes et 10 000 images (ensemble unique à cette époque) à 866 000 documents dont plus de 110 000 images. L'effort de numérisation porte aujourd'hui sur tous types de supports, reflétant ainsi, sur l'écran, l'extrême richesse des collections de la BnF : imprimés (dont la presse), manuscrits, cartes, documents sonores, dessins, photographies,

Extrait de *Pierre l'Ébouriffé, joyeuses histoires et images drolatiques pour les enfants de 3 à 6 ans*, Heinrich Hoffmann, 1872.



BnF, Littérature et Art.

estampes, affiches, partitions, objets (monnaies, papiers peints, maquettes de décors, etc.). Le rythme de la numérisation s'intensifie pour atteindre à présent 4 000 nouveaux documents par semaine.

Gallica complète également son offre en référencant 16 000 ouvrages provenant des catalogues des éditeurs, ainsi que près de 7 000 documents numérisés par d'autres bibliothèques. Par exemple, une recherche sur la Renaissance permettra de trouver facilement *L'Architecture de la Renaissance* par Léon Palustre (1892) et les planches coloriées à la main de *Astronomicum Caesareum*, documents numérisés par la BnF, mais aussi un recueil de 128 dessins dans le style de Clouet, mis en ligne par le Cnam, ou encore des études comme *Musique et humanisme à la Renaissance*, aux éditions de la Rue d'Ulm, proposé par Numilog.

Les recherches diverses des gallicanautes

Les visiteurs de Gallica, réguliers ou de passage, ont des pratiques de recherche diverses, correspondant à leurs goûts ou à leurs besoins : vérifier une référence précise, consulter ou télécharger un grand classique de la littérature, explorer les collections par discipline, consulter des ouvrages de référence. Le hit-parade des requêtes saisies dans le moteur ces derniers mois, établi par discipline, nous donne : « Histoire, littérature francophone, biographies et généalogie, musique, droit, géographie et voyage, physique, psychologie, cuisine, mathématiques, architecture, botanique... » ; par type de document : « manuscrits, œuvres complètes, encyclopédies, archives parlementaires, dictionnaires, images, périodiques, illustrations... » ; par auteur ou artiste : « Victor Hugo, Gagnères, Lequeu, Honoré de Balzac, Alexandre Dumas, Jules Verne... » ; par lieu : « Maroc, Chine, Algérie, mer Noire, Marseille, Tunisie, Poitou, Corse, Paris... ».

Les gallicanautes attendent de la bibliothèque numérique qu'elle réponde au mieux aux besoins de leurs recherches, si variées

soient-elles, et qu'elle leur permette aussi de découvrir des trésors insoupçonnés.

La démarche qualité

L'équipe de Gallica reste plus que jamais attentive aux besoins des utilisateurs et à leurs attentes. Plusieurs évolutions sont prévues dans les mois à venir afin d'améliorer le confort d'utilisation. Un travail sera mené pour simplifier l'interface, jugée souvent trop complexe. Sans perte de fonctionnalité, une réorganisation des services à l'écran rendra la manipulation de l'outil plus facile et plus efficace. Les performances d'accès et de consultation des documents connaîtront une amélioration notable avec la mise en ligne prochaine d'un nouveau visualiseur, utilisant la technologie Flash.

Last but not least, un accompagnement éditorial permettra aux gallicanautes de mieux s'orienter à travers les collections numériques, de parcourir des corpus, d'accéder plus rapidement à l'information qu'ils recherchent. Afin d'associer plus étroitement le public aux évolutions à venir, des questionnaires en ligne, des focus groups ou des entretiens téléphoniques seront proposés, pour faire de Gallica la bibliothèque numérique la plus satisfaisante pour tous.

Frédéric Martin

Gallica en chiffres

866 588 c'est le nombre de documents dans Gallica dont :
131 014 monographies
111 645 images
4 164 manuscrits
16 157 documents de e-distributeurs
5 010 cartes et plans

Michael Kenna

Catalogue de l'exposition organisée sur le site Richelieu du 13 octobre 2009 au 24 janvier 2010, *Michael Kenna* propose de voir et revoir les images puissantes et poétiques d'un très grand photographe, étayées par l'analyse d'Anne Biroleau.

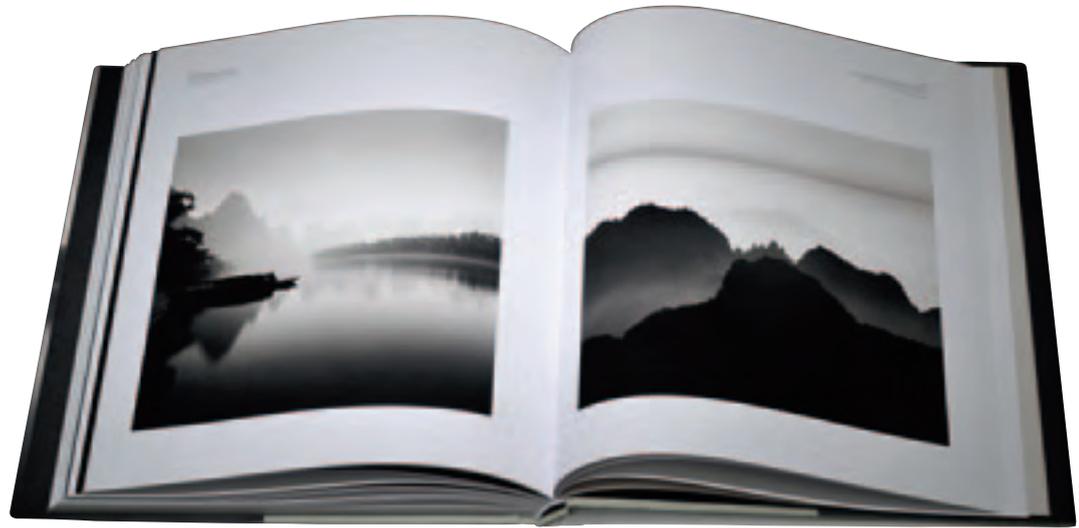


Une rétrospective présente l'œuvre de ce photographe anglais mondialement célèbre.

Le «pays noir», issu du XIX^e siècle industriel (poussière, villes denses parcourues de voies ferrées, surplombées de hauts-fourneaux fumants), et les centrales nucléaires au profil sculptural voisinent avec les brumes mystérieuses de la campagne anglaise. Sous l'objectif de Michael Kenna, les jardins formels du XVIII^e siècle français ou russe nous rappellent que le paysage, fragment de nature, est avant tout une construction culturelle. Les rivages, l'océan, les îles lui inspirent des «Marines» où le pittoresque s'efface devant la puissance. Kenna restitue à l'île de Pâques ou au Mont Saint-Michel l'enchantement et la charge magique des lieux sacrés qu'ils furent à l'origine.

Ses œuvres récentes tendent à la stylisation et à l'épure, et les paysages du Japon substituent le graphique au figuratif. Ses derniers travaux, consacrés à la Chine et à l'Égypte, seront présentés pour la première fois.

Le catalogue de l'exposition comprend notamment une biographie de l'artiste,



une bibliographie ainsi qu'un essai d'Anne Biroleau consacré à la notion de paysage, centrale dans l'œuvre de Kenna. 180 photographies, reproduites pour la plupart en pleine page, sont présentées selon un axe chrono-thématique.

Michael Kenna

Sous la direction d'Anne Biroleau
Éd. Bibliothèque nationale de France
232 pages, 156 illustrations, 49 euros.

Un élixir de longue vie pour vos reliures

Vous aimez les beaux livres, vous les entretenez avec passion: la cire 213, produite par la BnF et exclusivement réservée à l'entretien des reliures, est faite pour vous. Si la cire d'abeille entre dans sa composition générale, c'est aussi une émulsion contenant principalement de l'huile de pied de bœuf, de l'essence de térébenthine et de l'eau (40 %). Nous recommandons d'appliquer la cire 213 sur les reliures récentes dont les cuirs possèdent encore de bonnes propriétés physico-chimiques, une teneur en eau et en graisse encore satisfaisante. Ainsi, les livres reliés en cuir ces cinquante dernières années seront de très bons et très nombreux clients, à condition d'utiliser la cire avec parcimonie pour ne pas risquer de cristallisation blanchâtre en surface et éviter un surdosage de corps gras. Pour le mode d'application, nous renvoyons le lecteur à la fiche technique traitant de ce sujet, disponible sur le site de la BnF. En revanche, nous ne recommandons pas l'usage de la cire 213 sur les cuirs historiques de reliure sans l'avis d'un restaurateur confirmé. En effet, les cuirs anciens sont souvent très acides et l'eau présente dans la cire pourrait provoquer une hydrolyse susceptible de noircir les cuirs de façon irrémédiable. De même, les solvants (eau, essence de térébenthine) pourront solubiliser l'apprêt ou le vernis historique (glairage à base de blanc d'œuf). Enfin, comme pour les reliures plus récentes, la cire devra être utilisée en très petites quantités. Par ailleurs, la lubrification d'une reliure ne remplace pas l'attention permanente à apporter à son environnement. Au-delà des traitements curatifs, le contrôle des conditions d'hygrométrie, de la température, de la lumière, et les dépoussiérages réguliers sont les pierres angulaires d'une bonne conservation de votre patrimoine.

http://www.bnf.fr/pages/infopro/conservation/pdf/Entretien_cuir.pdf





BnF, Arts du spectacle, fonds E. Piaf



© Patrick Lorette.

La petite robe noire d'Édith Piaf

Grâce à la générosité de sa secrétaire, Danielle Bonel, un ensemble de documents concernant Édith Piaf (1915-1963) est entré à la BnF. La tradition de n'exclure aucune forme de spectacle, héritage de la collection fondatrice d'Auguste Rondel (1858-1934), s'est poursuivie jusqu'à nos jours au département des Arts du spectacle. La chanson dite « réaliste » trouve donc naturellement sa place dans les collections du département, la récente entrée de documents concernant le spectacle *L'Homme de la Mancha* de Jacques Brel, acquis en vente publique, en témoigne. Au nombre des fonds concernant la chanson, il faut maintenant compter le généreux don fait en juin 2008 au département des Arts du spectacle par Danielle Bonel, secrétaire mais aussi éclairagiste d'Édith Piaf. Il s'agit d'un ensemble de documents de toutes natures, concernant principalement les dernières années de la carrière de la chanteuse. Il comprend des manuscrits de chansons, des programmes et affiches de spectacles, des photographies à la ville et à la scène, des brassées de lettres d'admirateurs ainsi qu'un certain nombre d'objets personnels. Et également un émouvant document sonore peu connu : la dernière interview de Marcel Cerdan, enregistrée juste avant son embarquement dans l'avion à bord duquel le grand boxeur, cher au cœur d'Édith, a trouvé la mort. À ce bel ensemble s'ajoutent des costumes et, parmi eux, deux exemplaires de la fameuse petite robe noire. L'image d'Édith Piaf est indissociablement liée à cette tenue, et ce n'est pas un hasard. En effet, la grande chanteuse tenait à ce costume de scène pour sa sobriété et sa simplicité, souhaitant que son apparence ne distraie pas l'attention de ses spectateurs. On lui a plusieurs fois demandé d'en changer pour des costumes plus avenants, mais du haut de son 1,47 m, le moineau au caractère bien trempé a toujours refusé...

Cécile Obligi

L'inventaire du fonds Édith Piaf est disponible en ligne sur le catalogue « Archives et manuscrits » à l'adresse suivante : <http://archivesetmanuscrits.bnf.fr>

{ BnF

Informations pratiques

Site Richelieu

58, rue de Richelieu,
75002 Paris
Tél. : 01 53 79 81 02 (ou 03)

Site François-Mitterrand

Quai François-Mauriac,
75013 Paris

Bibliothèque d'étude
Tél. : 01 53 79 40 41 (ou 43)
ou 01 53 79 60 61 (ou 63)

Bibliothèque de recherche
Tél. : 01 53 79 55 03 (ou 06)

Bibliothèque-musée de l'Opéra

Place de l'Opéra
75009 Paris
Tél. : 01 53 79 37 47

Bibliothèque de l'Arsenal

1, rue de Sully, 75004 Paris
Tél. : 01 53 79 39 39.

Tarifs cartes de lecteur

Haut-de-jardin
1 an : 35 € ; tarif réduit : 18 €
15 jours : 20 €
1 jour : 3,30 €.

Recherche (François-Mitterrand,
Richelieu, Arsenal, Opéra)
1 an : 53 € ; tarif réduit : 27 €
15 jours : 35 € ; tarif réduit : 18 €
3 jours : 7 €.

Réservation à distance de places et de documents

Tél. : 01 53 79 57 01 (ou 02 ou 03)

Informations générales

Tél. : 01 53 79 59 59

www.bnf.fr



Imprimé par STIPA (Montreuil).

Association des amis de la BnF



L'association a pour mission d'enrichir les collections de la BnF et d'en favoriser le rayonnement. De nombreux avantages sont accordés aux adhérents. Informations : comptoir d'accueil, site François-Mitterrand, hall Est Tél. : 01 53 79 82 64

www.amisbnf.org